

Apnée en eaux hindoues



Anoula Sifonios
2005

Carnet de voyage dont certains chapitres ont été publiés dans
Les Cahiers du Yoga entre 2009 et 2011.

Photo Johan Vermeylen

Un soir d'hiver, je rentre bouleversée chez moi. C'est qu'une femme que je viens de voir en vidéo est capable d'aimer au-delà de toute mesure. Une femme là-bas au sud de l'Inde crie au monde l'amour infini, celui de Dieu et celui qui peut être celui des hommes. Est-ce possible ? Oui, je pressens bien que c'est possible, mais ça paraît si loin – et tellement désirable à la fois. Pourrions-nous vivre comme des frères et sœurs sur cette terre ? L'appel de l'Inde résonne une fois encore : c'est décidé ! Le 29 décembre 2004, nous irons rencontrer cet être hors du commun. Johan est de la partie : tant mieux, l'aventure promet des rebondissements. Trois jours avant notre départ, un tsunami dévastateur a ravagé le sud de l'Inde. Qu'importe ! Si Amma est bien celle que l'on nous a présentée, alors elle aura organisé des secours aux victimes et quatre mains de plus ne seront pas de trop.

Amritapuri

Quand nous arrivons, de nuit, au bord du lagon qui sépare l'ashram d'Amma du continent, règne une atmosphère étrange. Le rickshaw s'arrête ; tout a l'air extraordinairement tranquille et surtout vide. Là-bas, de l'autre côté de l'eau, trois immeubles, minces mais immenses s'élancent vers la lune orange qui sourit. Du haut de leurs quinze étages, paisibles, ils semblent être les gardiens de la palmeraie silencieuse. Quelques loupiotes brillent à quelques mètres de nous, sur le ponton où une barque est amarrée. Nous avons à peine le temps de mettre un pied sur la terre battue, sous les regards d'une grande fresque représentant Amma sur le mur d'à-côté, en compagnie de quelque star du cinéma indien. Déjà un Indien de grande stature se dresse, déterminé : « Nobody's allowed to go to the ashram. »¹ Quoi ? Pourquoi ? « It has been evacuated. » Battements de coeur: nous qui sommes venus pour ça ! L'homme glisse quelques mots en malayalam à notre rickshaw *driver* et nous voilà repartis sous le noir des palmiers.

Nous distinguons mal où nous nous trouvons : il y a une espèce de hangar, des bus scolaires garés là. Des lumières au loin. Où faut-il aller ? Deux Occidentaux, un homme et une femme vêtus de blancs, sont assis par terre à quelque pas de là. Nous les interrogeons. « Après le tsunami, nous avons été évacués. Personne n'a le droit de retourner à l'ashram pour l'instant. Vous savez, tout le monde est encore très

¹ « Personne n'a le droit de se rendre à l'ashram ; il a été évacué. »

choqué. Cent-quarante-deux personnes sont décédées dans les villages.» « Et à l'ashram ? » « Personne. » Ils nous écoutent raconter les images que nous avons vues à la télévision, le besoin de faire quelque chose. « Vous souhaitez travailler ? Alors vous êtes au bon endroit ! » Ils nous indiquent un endroit où faire connaître notre présence. Difficile néanmoins d'obtenir une réponse : des gens visiblement affairés vont et viennent comme dans une ruche. Personne ne peut nous dire où nous inscrire, ni où dormir. Finalement une autrichienne arrivée quelques jours auparavant nous emmène à l'*engineering college* où des milliers de gens dorment à même le sol. Dans la nuit bleutée, le décor est apocalyptique ; on ne distingue pas bien ce qui nous entoure. Le *college* est en cours de construction : il faut enjamber des fossés, marcher sur des planches, éviter des câbles dressés dans la lumière d'un spot perché au sommet du bâtiment. « C'est un peu comme un exode », murmure Johan et c'est à peu près ça. Après le séisme, chacun a rassemblé quelques affaires et s'est précipité sur les bateaux qui devaient les emmener dans les terres, à l'abri de la mer qui pourrait frapper encore. A quelques pas de nous, un groupe de gens chante un mantra presque désespéré comme s'il avait le pouvoir de conjurer le sort et de protéger le lieu: *Lokah samastah sukhino bhavantu...* Puissent tous les êtres être heureux...

Le hangar aperçu à notre arrivée est en fait une cantine, où nous passons notre premier repas : un riz qui nage dans l'eau avec du chili assaisonné de quelques légumes – autant dire, très épicé ! Mais vues les circonstances, personne ne s'en plaindrait. Il y a deux Indiens devant nous, très aimables et ouverts. L'un est jeune, porte une barbe et des cheveux mi-longs, tandis que son compagnon aux yeux bleus par l'âge a une moustache grise presque aussi longue que les poils qui lui sortent des oreilles. Il y a en eux une clarté qui fait du bien. Ils veulent savoir d'où nous venons, ce qui nous amène. Le regard du plus jeune tombe sur les pendentifs que nous portons, et Johan et moi et il s'exclame : « I see you are wearing the sacred OM. We are embodiments of the OM !² » « Voilà qui est joliment dit, » je me dis.

La permission de regagner l'ashram est donnée et on nous enjoint de traverser le *backwater* avec trois anges gardiens tout blancs que l'on nous a flanqués mais qui marchent trop vite pour nous. « Allez-y ! Nous pouvons nous débrouiller seuls ! » « Pas question », nous répond-on. « J'ai promis de veiller sur vous. Je vous emmène donc jusque de l'autre côté. » Un vieil Indien nous demande dix roupies pour nous faire traverser l'étendue sombre ; debout à l'arrière de sa modeste barque, il me fait penser à Charon³, le passeur. L'ashram est désert - la plupart des gens va passer encore une nuit dans l'école -

² « Je vois que vous portez le OM sacré. Nous sommes des incarnations du OM ! »

³ Charon est un personnage de la mythologie grecque. Contre une obole, il faisait passer les âmes défuntés de l'autre côté du fleuve Styx, sur une barque en bois.

intact mais couvert de détritiques, de brindilles et de boue. Le temple est rempli d'objets hétéroclites placés là en hâte ; des animaux y ont aussi apparemment séjourné. On nous donne une chambre au sixième étage. Dans le silence qui enveloppe la côte dévastée, je songe à Amma que nous n'avons pas encore rencontrée : « Amma, nous sommes arrivés chez toi. Si je pouvais te rencontrer, j'en serais très heureuse, mais si tel n'est pas le cas, ça va aussi. »



Au matin, nous découvrons le *Srî Mâtâ Amritânandamayî math*, le monastère créé par Amma. La couleur rose égaie les bâtiments qui autrement ne seraient que de banals HLM. Au centre, un temple dont le porche hardi représente Sûrya, le dieu soleil dans sa course, guidé par cinq chevaux fougueux, métaphore de l'être humain qui tient les rênes de ses cinq sens. Il est demandé à chaque visiteur et ashramite d'offrir au moins deux heures par jour pour la communauté. Johan a déjà été réquisitionné pour nettoyer d'énormes bassines à la cuisine. Au bureau du service désintéressé, on me dit de suivre Hamsinî, une française qui vit à l'ashram depuis quatre ans. D'un cygne⁴, elle a la grâce dans son vapoureux sari blanc. Son visage a des traits racés ; elle semble tout droit sortie d'une tribu hébraïque de l'ancien temps. Hamsinî hâte le pas. Elle n'est pas très désireuse de parler, mais soudain elle s'immobilise : « Est-ce que vous voudriez voir Amma une minute ? » Sous un ciel bleu et chaud, nous pénétrons derrière un portail où règne un silence recueilli. Quinze personnes sont assises autour d'Amma qui fait sa part de karma yoga : elle est en train de détacher des images d'un calendrier qui ont collé les unes aux autres après le passage de la vague géante du tsunami. Elle lève les yeux vers nous avec un regard interrogateur et Hamsinî lui répond : « Amma, two new visitors ! » Amma alors plonge son regard dans le mien et sourit tendrement. Ses yeux semblent voilés par cette intensité qui rentre jusqu'à l'os. Elle m'ouvre ses bras et l'on m'y pousse. Mon cœur bat très fort, mais mon esprit est vide et désert. Je me trouve tel un bébé dans la matrice de sa mère, c'est doux, doux, doux... et tellement lumineux. Amma me change d'épaule comme un petit enfant, caresse mes cheveux, m'embrasse, me change encore d'épaule. En moi s'infuse un amour sans limites et avec cet amour il y a la paix, si profonde. Pas une pensée n'affleure la surface ; mon être a été absorbé, dilué dans une joie vaste et aimante. Après un temps qui me paraît long, on me relève. Michaela, la jeune femme qui nous accompagnait, a des larmes pleines les yeux ; elle est à son tour engloutie par l'amour maternel. Je fais quelques pas, secouée et émue. Je me rappelle mes mots silencieux de la veille : « Amma, je suis là ! » Mes jambes tremblent légèrement. Mon esprit n'est plus le même : espace et lumière remplissent le corps et le cœur. J'aimerais

⁴ *Hamsinî* signifie 'cygne' au féminin.

bien m'asseoir et savourer les vastitudes oubliées mais j'ai promis d'aider à nettoyer une cuisine. Je me dis que ce serait bien égoïste de laisser tomber un travail si nécessaire. Hamsinî s'arrête près d'une de ses amies : « Elles ont eu le *darshan* d'Amma ! Est-ce que ce n'est pas incroyable ? » Le *darshan*, c'est la 'vision' du maître, sa bénédiction, le moment où il transmet quelque chose de la force formidable qui l'habite au dévot. Je réalise la chance que nous avons eue d'avoir ainsi vécu un *darshan* spontané, loin de la foule habituelle. Les jours de *darshan*, vingt-mille personnes attendent parfois leur tour pour sentir le parfum fleuri de Mâtâ Amritânandamayi. L'amie me regarde, pleine d'émerveillement : « Vous savez, elle est vraiment la Mère de l'univers. » Mais ce n'est pas tout : il y a du travail ! L'arrière-cuisine, c'est deux murs et une palissade, un long lavabo bleu vif, des claies sur lesquelles on fait sécher la vaisselle. Tout est recouvert de feuilles mortes et d'une élégante couche de boue maritime. Brosser, balayer, nettoyer après une telle rencontre, c'est pas facile ! Amma avait donné des ailes nouvelles à mon esprit qui aurait bien voulu les utiliser, histoire de voir où ça mène...

Après avoir retrouvé Johan, nous partons nous promener et prenons le petit bateau qui nous emporte vers le village où s'était réfugié les ashramites après le tsunami, de l'autre côté du *back water*. Le Kerala, « pays de la noix de coco », n'a pas volé son nom. Les gens vivent entourés de palmiers, qui forment de petites îles sur des étangs romantiques dont on ne sait pas bien s'ils étaient déjà là autrefois ou s'ils sont l'œuvre du tsunami. Tout est vert ; de grands papillons nous frôlent en passant ; des oiseaux turquoises s'envolent des palmes frémissant sous le vent. Un croassement de corbeau, un chant de cigale, c'est l'Inde profonde. L'ashram a tout de l'Inde éternelle aussi. Beaucoup d'Occidentaux, tout de blanc vêtus, *mâlâ* de *rudraksha*⁵ autour du cou ; beaucoup d'Indiens aussi et surtout de femmes s'attroupent dès qu'Amma passe. Amma, c'est l'âme du lieu et peut-être incarne-t-elle aussi celle de l'hindouisme : la Mère est adorée comme une déesse. Et ce n'est assurément pas un être ordinaire. Une femme toute ronde qui fleure bon la compassion, sourit sans arrêt et ne cesse de s'occuper de 'ses enfants' qui ne sont rien moins que toutes les créatures de la terre. Plantes, animaux, humains, tous ont droit à la même attention aimante, au même soin. Avant nous, Amma a serré vingt-trois millions d'êtres humains sur son cœur. Car elle enseigne l'amour par son magnétisme puissant en prenant les gens dans ses bras, mais aussi le service désintéressé qu'elle est la première à pratiquer.



⁵ *Mâlâ* signifie 'collier' et le *rudrâksha* est la graine d'un arbre de l'Himalaya, connu pour être l'arbre de Shiva. *Rudrâksha* signifie 'œil de Shiva'. Les renonçants, ashramites ou *sadhous* sont ceux qui portent ce collier.

Notre départ de Suisse avait laissé présager ce qui nous attendait ici. La neige avait recouvert les vignes d'un glissant tapis blanc. Comment part-on sac à dos dans la neige, en sandales ou presque ? Eh bien, il faut être inventif. Johan dénicha une vieille brosse à récurer et l'utilisa comme bâton de pèlerin. Quant à moi, j'ai chaussé de jolis sacs plastiques qui faisaient de la pub pour je ne sais quel tabac, que j'ai attaché autour de mes chevilles avec des élastiques. Oh, le bel équipement ! C'est ainsi qu'armés d'outils de premier choix, de nuit, nous avons bravé Dame Helvétie qui voulait empêcher notre départ...

Le balai-brosse, on aurait aussi bien pu le mettre en soute, au lieu de l'abandonner à la gare de Grandvaux. Car le boulot après le tsunami, c'est surtout de nettoyer ! Les premiers jours à l'ashram sont moroses ; le spectre du drame passé hante les lieux. Les gens sont choqués et nostalgiques. On pense à ceux qui n'ont plus rien. « C'est tellement gai ici d'habitude », nous assure-t-on. On dit aussi qu'Amma fut tellement triste de la mort de 'ses enfants' qu'elle en pleura beaucoup. Aucune des activités habituelles n'a lieu – et pour cause : il faut d'abord tout remettre en état. Le sable des allées de l'ashram est jonché de nattes colorées sur lesquelles sèchent des livres, des médicaments, des cassettes. On se partage indéfiniment le même petit bout de tissu pour ôter l'humidité tenace. Après le repas, on se retrouve dans un coin de la cantine pour la corvée des assiettes. Dix-mille plats en métal, rangés au rez-de-chaussée, ont été submergés par le raz-de-marée et ont commencé à rouiller. Dans l'énorme chaudron rempli d'une eau opaque, les assiettes flottent comme des radeaux. En rond tout autour du bassin naufragé, on frotte vigoureusement la rouille avec de la corde de coco abrasive et un mélange à base de sable qui fait un excellent savon biodégradable. Les langues se délient. Une anglaise nous explique :

- Le matin du 26 décembre, j'ai entendu des bruits bizarres qui venaient de l'étang. Je me suis dit : « Bizarre ! C'est un drôle de jour pour drainer le marais. » Vous comprenez, c'était *Devi Bhava*. C'était comme si l'eau de l'étang était aspirée par la mer. Ce n'est qu'après que j'ai réalisé que la vague avait effectivement attiré toute l'eau vers elle.

Un français ajoute :

- C'était tout à fait fou : la mer s'était retirée sur deux-cents mètres. On voyait les poissons se retourner sur le sable. Mais Amma a vite envoyé des gens pour nous dire de quitter la plage. Comme la *Devi Bhava* avait commencé la veille, il y avait au moins vingt-mille personnes présentes à l'ashram. Ce qui est curieux, c'est que cette cérémonie se déroule en principe dans le grand hall où l'on chante les *bhajans* le soir. Mais exceptionnellement, Amma avait voulu que la fête se passe dans le temple, à six mètres du sol. En tous cas, les gens ici pensent que c'est elle qui a protégé les milliers de gens qui étaient

là. Les maisons ici sont intactes, personne n'a même été blessé tandis qu'à quelques mètres tout a été détruit.

La *Devi Bhava*, c'est une cérémonie au cours de laquelle le *satguru* devient la divinité. Il est Krishna ; il est Shiva ; il est la grande déesse. Amma n'est plus la modeste femme aux voiles pudiques : vêtue de splendides saris rouges, les cheveux détachés, une tiare sur la tête, elle incarne Devi. L'énergie est décuplée et les *darshans* qu'Amma donne alors d'autant plus puissants, nous explique-t-on. Pratique hindoue par excellence qu'Amma évite en Inde, alors qu'elle a lieu en Europe. Peut-être parce qu'elle attire les foules avides de sensationnel ? Mais pour elle – et l'on prend la mesure de ses forces – la *Devi Bhava* implique de rester assise plus de dix-huit heures sans interruption, sans se lever ni aller aux toilettes, sans manger ni boire. La *Devi Bhava*, le 26 décembre 2004, a été interrompue par un tsunami.

- Amma s'est précipitée dans l'eau pour en sortir les malheureux surpris par la vague. Ça nous a incité à faire de même et tout le monde est venu aider. Quand la vague s'est retirée, la plage s'est ouverte et le sable a enseveli beaucoup d'enfants dans les villages voisins. Il fallait parfois tirer fort pour les dégager, nous dit-on.

Mais les versions varient en fonction du spectateur de la scène, tout est fonction d'interprétation... Nous avons aussi entendu des plus dévots :

- Amma a sauté dans l'eau et elle a enlevé son sari, qu'elle présentait à la vague comme un bouclier, obligeant la vague à faire demi-tour... !
Et après ?

- Après nous avons reçu l'ordre de nous rapatrier en sécurité de l'autre côté du *back water*, à cinq-cents mètres de la mer. Vous comprenez, on craignait une réplique du séisme. Tout le monde parti, Amma a voulu qu'on s'occupe des deux éléphants qui vivent à l'ashram, qu'on a fait monter dans le temple. Puis il fallut y amener aussi les vaches, car le temple était le seul lieu surélevé où elles seraient en sécurité. Mais quel boucan ! Les vaches et les éléphants ne s'entendaient pas du tout ! Puis Amma a dit : et les chiens ? On a porté les chiens de l'autre côté du bras de mer. Puis elle a dit : et les chats ? Et ils ont cherché les chats errants pour les mettre à l'abri. Quand enfin tous les animaux étaient saufs, elle accepta de traverser elle aussi, à contre-cœur, parce qu'elle savait que ses proches disciples refuseraient de partir sans elle.

Il y a ceux qui se souviennent des prédictions d'Amma :

- Elle devait pressentir quelque chose. On n'arrivait pas à fixer les dates de son tour au Sud de l'Inde, qui devait avoir lieu début janvier. Pourtant d'ordinaire, tout est très planifié. Mais Amma ne cessait d'hésiter : quelque chose la retenait. Maintenant on comprend ses hésitations. D'ailleurs, elle avait prédit que l'année 2005 commencerait mal et serait particulièrement difficile pour les Américains.

L'avenir le dira. A l'ashram, la vie reprend le dessus et le souvenir du séisme s'éloigne. Après quatre jours de silence, le coucher de soleil amène les premiers *bhajans*. Amritapuri, le village spirituel, respire. Les chants puissants clament la dévotion et le retour de la joie. La musique rappelle la nature réelle de l'être humain, son lien avec le cosmos. Quand Amma s'y met, c'est l'apothéose : les sons qu'elle émet comme si sa vie en dépendait percent l'épaisseur de l'être. Avec eux, l'âme crie, crie, crie pour retrouver la Source. Johan navigue longtemps avec délice au son des *bhajans* tandis que moi, à l'abri dans notre cellule pratique le yoga.



Il y a un attroupement en-bas de notre immeuble. Nous nous approchons. « Amma souhaite que cinquante Occidentaux se rendent auprès des populations les plus touchées », nous explique une résidente de l'ashram, une hollandaise toute ronde vêtue à l'indienne. « Les hommes iront avec les hommes, les femmes auprès des femmes. Amma souhaite que nous les consolions. Il faut juste les prendre dans nos bras, pas besoin de parler. Ils ont perdu leurs enfants et les femmes pleurent beaucoup. »

Groupes. J'ai un mouvement de recul. Est-ce que vraiment je vais pouvoir supporter leur douleur ; est-ce que mes bras vont s'ouvrir pour ces inconnues dévastées ? Mon cœur balance. J'aimerais bien y aller, pourtant. Sacrée Amma, ne se rend-elle pas compte de ce qu'elle demande ? Nous n'avons pas tous son amour débordant. Pourtant, c'est peut-être le moment d'apprendre, justement, la compassion ? Je me demande comment nous serons reçus par les Indiens des villages perdus et s'ils seront seulement heureux de nous voir arriver. Je tranche : par respect pour ce qu'ils ont vécu, j'irai et advienne que pourra.

Le bus est plein à craquer : un troupeau blanc a répondu présent à l'appel d'Amma. Nous sommes muets devant le spectacle. Rares sont les maisons encore debout, beaucoup sont retournées sur leur tête. Il reste parfois un pan ; le toit de certaines menace de s'effondrer. Ici c'est juste le trou des toilettes ; là un morceau de paroi de palme. De nombreux détritiques gisent sur le sol, entre les palmiers mourants du sel corrosif qui ronge leurs chairs. Arrivés au bout de la route, nous descendons. Les rochers de la digue ont gardé des vestiges de la folie des vagues. Témoins de la colère de la mer, des robes d'enfants à moitié enfouies tendent leur fils dorés vers le ciel. Des morceaux de sari pendent des arbres. Il n'y a plus personne. Les villageois sont partis pour une probable distribution de nourriture et il n'y a personne à consoler ; nous remontons dans le bus. Expérience de vérité

toutefois. Vérité des vestiges du cataclysme ; vérité de mes peurs d'aller à la rencontre des villageois. « Le voyage n'a pas été vain », me dis-je tandis que le bus s'élançait sur la piste.



A trois heures du matin, quelque chose me réveille, comme un ordre qui m'enjoint de m'asseoir et de méditer. Je fais la sourde oreille. Comme chacun sait, Anoula, point de vue sommeil, s'apparente à la famille des marmottes. Mais je n'ai pas le choix, l'ordre demeure, insistant et sans appel. Je m'assieds en tailleur sur le matelas, la tête dans la moustiquaire. Pas un bruit, tout dort. Seul mon esprit est pour un temps alerte, un peu étonné de ce qui lui arrive. Mais le corps est somnolent et finit par lentement sombrer dans un sommeil sans rêves.



La cloche retentit trois fois, ce qui annonce qu'Amma est arrivée dans le temple. Nous nous trouvons sur le *green roof* juste au-dessus du temple, avec pour mission de laver et faire sécher un bon millier de sachets pour emballer les CD, noyés par le tsunami. Propulsée responsable de cette tâche à la fois ridicule et herculéenne (au moins, ici rien n'est jeté !), c'est tous les matins que je viens remplir mon devoir : des rangées de tasses, alignées sur des nattes verdies par la tôle colorée sur nos têtes, attendent leur sachet qui tête en-bas sèchera jusqu'au matin. La cloche sonne à nouveau – les tasses attendront : nous allons voir. La présence d'Amma est une fête, même si son rayonnement nous assomme parfois tant il est puissant et a sur nous un effet des plus curieux : il nous endort ! Aujourd'hui, c'est une matinée de *satsang*, c'est-à-dire une « réunion autour de la vérité » - plus simplement dit, il s'agit d'un enseignement. Elle est là, assise les jambes ballantes sur le podium recouvert de satin rose, entourée de quelques *sannyasin* aux tuniques oranges, ces hommes qui ont renoncé au monde. Très enjouée comme toujours, elle sourit sans arrêt. Des gens sont venus d'ailleurs, du Kerala ou de plus loin, pour entendre les paroles de la dame extraordinaire, qui s'exprime volontiers par des paraboles :

- Shiva et Parvati se querellaient, comme ça arrivait souvent, en-haut du Mont Kailash. Shiva disait que c'est la pauvreté qui est le plus grand obstacle à la connaissance du soi véritable, et Parvati soutenait que c'est l'attachement qui empêche la réalisation du soi. « Allons voir comment ça se passe sur la terre », décidèrent-ils. Très vite, ils tombèrent sur une femme qui avait perdu ses cinq fils. Elle pleurait toutes les larmes du désespoir sur les corps de ses enfants qu'elle tenait dans ses bras. « Ah, dit Parvati à son mari, tu vois ce que l'attachement provoque : la souffrance et l'identification. Cette femme n'est plus rien sans ses enfants. » Mais Shiva déjà pointait du doigt la scène. C'était une période de grande famine et la femme n'avait pas

mangé depuis longtemps. Or, juste au-dessus de sa tête, mais trop haut pour qu'elle puisse l'atteindre, il y avait une pomme. Elle entassa les corps de ses fils et les escalada de façon à pouvoir attraper le fruit convoité. Shiva se tourna vers son épouse : « Tu vois, dit-il, la pauvreté, davantage que l'attachement, est ce qui la fait agir. La faim l'emporte sur l'attachement. Tant qu'il a faim, l'homme ne peut se tourner vers le Divin. »

Amma est connue pour son engagement auprès des plus pauvres. Elle a créé des hôpitaux ; repris des orphelinats ; fondé des écoles et des universités où sont pratiquées des valeurs morales et spirituelles. Son souci est de venir en aide à ceux qui en ont le plus besoin. Au Maharashtra, elle a fait raser un bidon-ville dans lequel on construit cent-mille maisons qui reviendront aux habitants de l'ancienne cité-poubelle. Rien ne l'arrête : sans relâche, elle vient en aide à ceux que l'Inde a oublié. C'est une féministe spirituelle, une révolutionnaire qui épure l'hindouisme de l'intérieur. Plus question ni de caste, ni de supériorité de l'homme. Chez Amma, tout le monde a le droit de lire les textes sacrés : à ses yeux tous sont égaux ; tous viennent de la même source ; tous y retournent. Amma a fait construire des temples où, pour la première fois en 3000 ans, officient des femmes prêtres. « Dieu n'a pas de sexe : il n'est ni féminin ni masculin, dit-elle. Mais si vous tenez absolument à lui attribuer un genre, alors il est plus féminin que masculin. Tout provient de la matrice du monde. »

Les gens qui séjournent dans les ashrams sont loin d'être illuminés - on se dit même parfois que la couche d'ignorance sur leur esprit est plus épaisse que chez les autres... De sombres rumeurs circulent à l'ashram, des élucubrations creuses sur la destinée des morts du tsunami : ils auraient payé pour avoir au temps jadis servi un roi méchant. Pour ceux-là, la reine d'Amritapuri ajoute :

- Mes enfants, ce n'est pas le moment de vous demander si c'était ou non le *karma* de ces gens de périr à cause du tsunami. Ce genre de question n'a pas d'utilité. C'est le moment de la compassion : tous ceux qui ont survécu sont en grand deuil et nous pouvons les porter et les aider dans leur détresse.

Elle termine le *satsang* en disant : « Ceux qui viennent d'arriver, ceux qui vont partir ou ceux qui se sentent tristes aujourd'hui peuvent venir pour le *darshan*. » Johan n'a pas reçu encore sa tendre affection et se met dans la file qui lentement vient s'évanouir aux pieds de la Mère. Amma se rappellera peut-être d'un belge blond qui lui apporta le plus inattendu des cadeaux. Dans cette Inde adoratrice, ce que l'on offre aux saints, ce sont des guirlandes et des fleurs que l'on leur passe autour du cou en signe de dévotion. Comme en Belgique, on n'arrive pas les mains vides, Johan avait réservé une plaque de chocolat noir Frey 75% cacao pour la dame aux yeux pleins d'amour. Après le *hug*,

Johan lui tendit son cadeau. C'est apparemment loin d'être l'habitude et Amma éclata de rire ainsi que l'assistance présente.

- My son, Amma does not eat chocolate !
- But Amma, this is very good quality! répondit Johan avec son plus bel accent indien.⁶
- Verry goud kwalitey ! répéta-t-elle, très amusée.

Et les rires repartirent de plus belle. « Je ne considère pas Amma comme ma mère, avait dit Johan, c'est plutôt une sœur. » Effectivement, ce n'était pas le cadeau destiné à une déesse, mais certainement celui que l'on offrirait à une 'grande sœur' sur la voie de l'humanité épanouie. L'histoire ne dit pas si la sainte et mystique Amma s'est amourachée du chocolat suisse, mais ses disciples en tous cas ont dû apprécier.



Les jours passent, les tâches se succèdent. Un matin, nous acceptons d'aller couper des légumes sans vraiment imaginer l'ampleur de la tâche. Sous le hangar du premier soir, des équipes de trente personnes se relaient de neuf heures à dix-huit heures, à raison de deux heures chacune. A côté de l'entrée, des énormes bassines sèchent au soleil. On se fraie un chemin jusqu'aux tables entre des collines de carottes, des montagnes de chou et des tas d'oignons finement coupés. Les couteaux sont noircis par le temps et nos planches pas d'une propreté éblouissante, mais le cœur y est. Sous les ventilateurs qui tournent comme des fous, nous sommes de petites fourmis engagées dans une œuvre collective : la nourriture est destinée aux vingt-mille personnes des alentours qui n'ont plus rien depuis que l'océan a crié.

Mes mains couvertes de cloques ne me permettent plus de couper les légumes avec l'ardeur de la veille. Le lendemain, nous sommes donc envoyés nettoyer et désinfecter vingt-deux postes de distribution de nourriture le long de la route du bord de mer. Il faut dire que beaucoup d'organisations et de partis politiques sont venus à la rescousse des villageois, plantant un 'relief camp' après l'autre. Les stands d'Amma et ceux des communistes gagnent la palme. A côté du stand vide de Sai Baba toujours content, auréole crépue et tige orange sur l'étendard, un autre de la Jamah Islamîya – vide aussi. Bon, c'est au moins rassurant de voir ces démonstrations de nobles intentions, n'est-ce pas ? Opération épique de nettoyage, donc : un seul sceau d'eau, même pas rempli, pour vingt-deux postes de distribution, dans lequel on ajoutait de plus en plus de désinfectant « *to make the water more strong* »⁷... Munis d'un masque vert et de gants de chirurgien troués qui nous donnent un air très respectable, nous agitions nos chiffons ici

⁶ - Mon fils, Amma ne mange pas de chocolat.

- Mais Amma, c'est de la très bonne qualité !

⁷ « pour rendre l'eau plus forte »...

et là, saupoudrons de poudre les endroits où l'on suspecte la pourriture de s'installer. La lutte contre les épidémies, c'est tout un art !

Au fur et à mesure que nous nous déplaçons avec notre petit bus de poste en poste, des Indiens fort désireux de ne pas faire la route à pied montent dedans. On a de plus en plus de peine à caser le matériel de nettoyage et nous-mêmes ! Vivek, le Japonais qui guide notre commando, nous dit avec des yeux tout lumineux : « Que voulez-vous qu'on y fasse ? Ils n'ont déjà plus de maison... » Les Indiennes sont hilares de voir tous ces Blancs travailler et surtout devoir se caser entre les espaces qu'elles avaient bien voulu nous laisser ! En fait on s'est vraiment étonné de voir les locaux faire si peu pour nettoyer la plage et commencer à reconstruire. Attendent-ils que des groupes humanitaires le fassent ? Est-ce le choc ? Peut-être simplement le fatalisme indien qui attend que Shiva descende du Mont Kailash réparer les dégâts qu'après tout, il a causé.

Nous arrivons au terme de notre opération propreté. L'un des derniers postes de distribution de nourriture ressemble à une grosse yourte couverte de bâches bleu vif. Quelques Indiens sont nonchalamment assis derrière une planche de bois qui sert de table, sur des fauteuils pliables. L'un d'eux, victime probable du tsunami, interpelle Johan avec assurance en tapotant sur le cadran de sa montre :

- What's happening ? Tea-time! We are waiting for tea. Other political parties are serving already! What are you doing ?
- You have to cultivate a little bit patience, my friend!⁸, lui répond Johan. Mais l'homme recommence à tapoter sa montre. « La patience, c'est comme dire merci, c'est pas dans leur vocabulaire⁹, » me dit Johan. Sacrés Indiens ! Je me dis, en riant sous cape : « Si le thé n'arrive pas, c'est décidé, demain, il changera de parti 'politique' ! » Sur ces entrefaites, des ashramites arrivent transportant de grands réservoirs noirs pleins de précieux *chai*. L'homme grognon est 'enfin' servi, tandis que tous les passagers de notre mini-bus sortent précipitamment pour avoir droit à leur gobelet de thé.



Parfois, quand les chants retentissent du temple le matin, je dévale les six étages de l'immeuble, comme si quelqu'un de très cher m'appelait. Je m'installe sur la galerie du temple, afin de voir les dévots venus en quête de bénédictions et Amma sur l'estrade, qui se prosterne toujours devant nous quand elle arrive. Tout est le Soi ; en nous la Sainte voit

⁸ - Que se passe-t-il ? C'est l'heure du thé ! Les autres partis politiques sont en train de servir. Que faites-vous ?
- Cultive un peu la patience, mon ami !

⁹ En effet, il n'est pas la coutume d'utiliser le mot '*nandi*' qui signifie 'merci' au sud de l'Inde. Tout au plus joindra-t-on les mains en signe de remerciement.

la manifestation du Divin multiforme. Le cœur est gonflé d'une joie sans objet, d'une sève qui fait fleurir l'existence. En dessous de nous, un parterre de saris attend sagement son tour sur des chaises en plastique, sous l'œil bienveillant de déesses en stuc peint de couleurs vives : Lakshmi, Sarasvati, Devi, toute la *trimurti*¹⁰ féminine ! Un regard sous la balustrade et j'aperçois une femme en sari bleu qui se tord les mains et bascule la tête en arrière de façon frénétique. Quelques dames viennent voir, mais elle semble perdue, absente et elles finissent par la laisser à elle-même. La mort s'est incarnée sur ce visage noir et la vision est à la fois superbe et macabre. Crise d'épilepsie ? Sûrement pas. Une sensibilité au rayonnement détonnant de la reine d'Amritapuri ? Peut-être. En tous les cas, la femme au sari bleu porte en cet instant une énergie animale, instinctive, comme si Shakti était en train de lui briser la colonne pour retrouver Shiva.



Sitôt passé le mur d'enceinte de l'ashram, un fumet âcre assaille les tripes. Le sable a ouvert ses entrailles et laisse voir les racines des palmiers éplorés. La terre s'est liquéfiée à cet endroit, s'est mêlée sans hésiter à la vague salée. Ensemble ils ont retourné les maisons, éventré les bateaux, avalé les enfants. Amma a décidé ce matin-là qu'il était temps de rendre hommage aux âmes qui foulent encore le sable gris. Deux colonnes s'ébranlent ainsi en direction du cimetière où reposent les corps des victimes. Surpris par l'annonce du départ, nous partons sur le champ, pieds nus sur la route encore enfouie sous les dunes mornes. Les villageois regardent passer souriants la lente procession qui égaie les ruines alentour. Les voix chantent, graves et solennelles, comme une litanie : « *Lokah samastah sukhino bhavantu...* Puissent tous les êtres être heureux... » Je pense à tous ces gens décédés que nous n'avons pas connus tandis que nous chantons pour eux.

La piste s'ouvre sur une vaste plage. Le lieu de crémation est délimité par une barrière de feuilles de palmiers, de même que les tombes des enfants trop jeunes pour être brûlés. La foule commence à s'asseoir en demi-cercle en attendant Amma. Viendra-t-elle ? On remplit des centaines de petits pots de terre avec de l'huile, on y glisse une mèche. Ces flammes, témoins de nos prières, guideront les âmes des morts qui errent encore dans l'obscurité. Soudain, une forte poussée derrière moi : Amma est juste là et c'est à qui poussera le plus fort pour la voir. Des cheveux s'enflamment devant moi ; des pieds se font écraser et subitement, plus rien de cette atmosphère recueillie et sereine. Des voix demandent le calme à plusieurs reprises, mais les 'enfants' d'Amma sont têtus et voudraient tous être assis à côté d'elle... Elle se fâche et demande en anglais : « Sit down !¹¹ » L'assemblée s'ébranle

¹⁰ Dans l'hindouisme une trinité (*trimurti*) formée de trois dieux principaux surplombe le panthéon : Vishnou, Brahma et Shiva dont les déesses ici citées sont les parèdres, d'habitude moins représentées.

¹¹ « Asseyez-vous ! »

comme un poulpe tentaculaire et les ashramites lentement s'approchent du *back water* de l'autre côté de la lagune pour confier les flammèches aux vagues tranquilles. Les Occidentaux amènent solennellement leur lampe à huile, et les confient aux Indiens des villages qui se chargent de les faire flotter. Johan et moi nous sommes laissés choir à quelques mètres, lassés par la turbulence des 'enfants' d'Amma. Là, comme nous, des *sannyasin* en robe orange ou jaune, assis en ligne regardent le spectacle avec détachement, le dos droit et le regard perçant. Sous le vent qui souffle doucement, Amma entourée de quelques fidèles marche avec assurance ; elle va à son tour déposer une flamme dans la mer ravageuse et je me lève d'un bond pour venir la voir accomplir le rituel. Nous ne sommes pas longtemps seuls : les 'enfants' arrivent en courant. Pour mieux distinguer ce qui va se passer, j'ai dû entrer un peu dans l'eau et les vaguelettes me lèchent les chevilles. La mer est calme et pourtant Amma, me voyant, gesticule à mon encontre, m'enjoignant de m'éloigner au plus vite. Je me déplace prestement tandis qu'Amma dépose sa précieuse offrande sur les flots. A peine se retire-t-elle qu'une vague hardie la suit ! Sur le rivage, une marque contraste avec le flux régulier des vagues, grand arrondi humide sur le passage de la Sainte. Stupéfaite, je cours vers Johan :

- Tu as vu ? Là où Amma est passée, il y a eu une énorme vague. N'est-ce pas incroyable ?

Johan a vu le phénomène et s'en étonne comme moi. J'ajoute :

- J'ai lu bien des histoires sur l'influence des Saints sur la nature, mais je croyais que c'étaient simplement des légendes. Ma Anandamayi a été suivie par un serpent dans une maison très éclairée, jusqu'au second étage. Saint François attirait les animaux. Et puis les herbes s'inclinaient sur le passage du Bouddha. Alors, peut-être que c'est la *shakti* d'Amma qui attire tout comme un aimant, y compris la mer ?

Bien sûr, c'est peut-être le hasard – mais l'anecdote est jolie. On raconte que même les vaches se précipitaient pour la nourrir lorsqu'elle était jeune et sans appui, pourquoi la mer ne voudrait-elle pas son *darshan* ? Nous regardons un moment la belle de Vallickavou s'entretenir avec les pêcheurs des villages ; elle écoute semble-t-il les déboires qui sont les leurs à présent et prodigue ses conseils. Le soleil dore sa peau et elle m'apparaît d'une force et d'une beauté sauvages. Les symptômes souvent ressentis en sa présence se manifestent à nouveau pour notre plus grand mécontentement. Une espèce d'ivresse qui nous coupe les jambes ; une pression dans la tête – l'énergie des abîmes cherche son chemin. C'est pourquoi, lentement, nous nous éloignons du 'centre nucléaire' en foulant l'écume cette fois, sandales à la main. Nous sommes heureux : notre séjour à l'ashram touche à sa fin et s'est terminé par une cérémonie pleine d'une tendresse qui surpasse la mort. Après des jours de tergiversations, nous pouvons enfin nous mettre d'accord : demain, Johan et moi prendrons le bus.

Varkala

Nous sommes légèrement préoccupés : comment va paraître le monde après un séjour dans un ashram pareil ? C'était oublier que le Kerala est une oasis de paix dans l'Inde chaotique. Nos considérations s'envolent sitôt en route. Un chauffeur très insistant a réussi à nous convaincre de le suivre à travers les palmeraies. Tant mieux, car les bus mal peignés qui nous dépassent sont tous bondés ! Dans ce mouvement entre deux destinations, il est un espace de repli sur soi et de présence à ce qui nous entoure. L'expérience devient souvenirs qui s'égrènent et créent le passé. Quelque chose meurt et pourtant c'est ainsi que l'on prend le pouls de la transformation, rythme imprimé sur la trajectoire de nos existences. Immobile dans l'être, témoin des mondes qui défilent, le voyage me rend à moi-même. Je quitte le connu pour plonger dans l'ailleurs et l'effort pour entrer dans l'inconnu ouvre les portes de dimensions cachées. Il faut abandonner un peu de soi pour aller vers l'autre inattendu et je me sens comme délestée au passage de ce qui obstrue, empêche la vie de couler.

Le chauffeur essaie de nous refiler des chambres dans des huttes en bambou verni dans un minuscule *resort* qui ressemble à un décor de théâtre. On devine au loin la fameuse falaise de roches rouges qui fait la renommée de Varkala. C'est aussi grâce à elle que les habitants ont été épargnés par la vague destructrice de Sumatra. Malheureusement pour le bonhomme, rien ne sert d'exercer de la pression sur les pèlerins que nous sommes et il doit nous regarder partir sac au dos sur le mince sentier qui serpente sur la falaise. Une voix familière soudain m'appelle : « Hi Anoula ! » C'est Michaela, l'Allemande que nous avons rencontré à l'ashram. La jeune femme attablée avec elle nous dit : « Vous cherchez des chambres ? Là où je réside, il y a un balcon, des hamacs et des chambres spacieuses et propres. Ça s'appelle *Cliff Manor*, c'est juste derrière le *Bluemoon Café*. » Voilà qui a l'air sympa, me dis-je, flairant une bonne affaire. Indresh, un Indien de Bangalore aux yeux sombres et tristes, descendu pour la saison dans le Kerala nous fait visiter et nous décidons de rester. Certes, Varkala cliff est drôlement touristique, mais loin d'être bondé, puisque beaucoup de touristes ont annulé leur voyage au sud de l'Inde. De toute façon, nous comptons bien explorer les environs.

Accepter ce qui advient... telle aurait pu être la devise du jour, quand, partis à l'aube, nous pensions profiter des heures fraîches pour marcher. En effet, sitôt arrivés à la plage, des pêcheurs hélent Johan : « Please, come, just one minute !¹² » Arque boutés sur le sable, ils

¹² « S'il vous plaît, venez, juste une minute ! »

étaient en train de tirer sur la corde qui devait ramener les filets sur le rivage. Devant leur insistance, il s'exécute. Mais ça ne suffit pas et les pêcheurs demandent mon aide aussi. Mais quel labeur ! A dix, on tire de toutes nos forces sur la fibre de coco qui râpe la peau, sur la corde salée par l'eau de mer ; on tire pour faire cracher sa manne à la mer. Mais qu'y a-t-il dans ces filets ? Trois requins, une baleine ? Une heure plus tard, les filets ne sont toujours pas en vue, mais nos mains, elles, bientôt en sang... Nous avons fini par partir, sous le regard déçu des pêcheurs – et sans un merci. Ils ont bien du mérite, ces hommes qui triment ainsi tous les matins.

Plus loin, des plages désertées sous la chaleur accablante. Une hutte ici et là ; à perte de vue la plaine salée. La mer laisse d'étranges dessins à chaque fois qu'elle s'élanche sur la rive, entrelaçant sable noir et sable blanc. Rappel peut-être des mystères abyssaux de la mer d'Arabie... Des aigrettes nous raillent et s'envolent sur l'écume. Je repense au vieil homme musulman qui ramenait des poissons pour sa femme. Barbe chenue et peau tannée, il fit un bout de route avec nous, le long de la falaise rouge. « Salam aleikoum ! » « Aleikoum salam ! » Il engagea la conversation : « Je reviens du marché et ma femme va préparer le repas », dit-il en nous montrant les poissons dans le sachet en plastique blanc. « D'où venez-vous ? »

- Nous vivons en Suisse. Vous savez, c'est comme le Cachemire, nous avons de hautes montagnes couvertes de neige. C'est un pays où il fait froid.
- Combien d'habitants y a-t-il en Suisse ?
- 7 millions.

Comme l'homme ne connaît pas le mot 'millions', nous traçons des zéros dans le sable.

- Oh !, dit le petit bonhomme, les doigts sur la tempe en geste de surprise. Mais ce n'est rien du tout ! ici au Kerala, nous sommes 25 millions. C'est plus de trois fois votre pays !

Ça le fait rire. Il ajoute avant de nous quitter :

- Nous sommes sur terre pour si peu de temps ! Cent au maximum. Ensuite nous irons dans un autre lieu. Pour cela, nous devons faire de nobles actions et nous montrer bons.

Il a l'air d'un petit soleil, et rayonne d'une sérénité qui nous est inconnue dans nos pays 'civilisés'. Peut-être sa foi simple et innocente, qui le protège des déviances de notre machine mentale folle.

Amma raconte l'histoire du pêcheur qui rencontra la grande déesse Parashakti. La voici :

Un jour, un pêcheur s'étonna en rentrant de la pêche : sur la colline se trouvait un homme barbu et chevelu, assis en lotus, les yeux fermés. C'était un ascète, mais le pêcheur n'avait jamais rencontré d'ascète.

Que pouvait-il bien faire là ? Le lendemain, le pêcheur trouva à nouveau l'homme au même endroit. « C'est étrange », se dit-il. « Il faudra que j'en parle à ma femme. » Le troisième jour, l'homme n'avait pas bougé. Il voulut en avoir le cœur net et s'approchant, il secoua le bras de l'homme. Celui-ci gronda : « Que se passe-t-il ? »

- Monsieur, je vous vois ici sans bouger depuis trois jours. Que faites-vous, les yeux ainsi fermés ?

- Je médite, répondit l'autre en grognant.

- Qu'est-ce que c'est, méditer ?

- C'est calmer son esprit afin de trouver la grande déesse Parashakti.

- Ah ! s'exclama le pêcheur, si ce n'est que cela, dites-moi où elle est partie et j'irai la chercher pour vous !

Cette fois le méditant, très fâché d'être dérangé par un tel ignorant, se leva. Il prit le pêcheur par la nuque et lui plongea la tête dans la mer. Lorsqu'enfin il le relâcha, le pêcheur haletait.

- Alors, lui dit le méditant, de quoi avais-tu besoin désespérément sous l'eau ?

- J'avais besoin d'air.

- Bien. Tant que tu ne désires pas aussi ardemment trouver Parashakti, tu ne la trouveras pas.

Et il se remit à méditer. Le pêcheur partit un peu plus loin et mit sa tête sous l'eau. Au moment où il manquait tellement d'air qu'il sentait sa dernière heure arrivée, soudain, que vit-il ? La déesse ! « Lève-toi mon fils, dit-elle, je suis Parashakti. » Sa voix était enchanteresse et pleine d'amour. « Parashakti, lui dit-il, c'est incroyable ! Voilà ma première tentative de vous trouver et vous êtes déjà là ! Et cet homme sur la colline, là-bas, qui vous cherche depuis si longtemps ! Venez avec moi, il veut vous voir ! » Parashakti acquiesça et attendit sur le rivage. Le pêcheur courut : « Venez, Monsieur, Parashakti est là-bas, elle vous attend ! » Le méditant s'irrita : « Tu n'as pas pu trouver Parashakti. » « Mais si, mais si, oh, je vous en prie, venez ! » Le barbu chevelu, un peu perturbé, le suivit. Le pêcheur lui désigna l'endroit où se tenait Parashakti : « Vous voyez, je ne mens pas, elle est là ! » Mais l'homme ne la voyait pas. Il voulut repartir, certain que ce pêcheur était idiot : « Il n'y a personne ici. » Alors s'éleva la voix de Parashakti : « J'apparais à ceux qui ont un cœur pur. Tu médites certes depuis longtemps, mais tu n'as pu me voir, même lorsque j'étais auprès de toi, parce que tu es trop plein de toi-même. Mais ce pêcheur confiant et humble m'a trouvée tout de suite. » Le méditant comprit alors quel était son orgueil et partit réfléchir à son aventure.

La déesse offrit au pêcheur de demander une faveur. Il réfléchit un moment et ne sachant que répondre, lui dit : « Non, je n'ai besoin de rien. Mais si jamais vous avez faim, vous pouvez toujours passer chez moi. Ma femme et moi serons ravis de t'avoir pour le repas. »

Les jours passèrent et Parashakti se présenta à leur hutte. Le couple était enchanté de la voir. Ils dépensèrent leurs dernières roupies pour lui offrir un festin. Il y avait juste assez pour elle mais curieusement,

le pêcheur et son épouse se sentaient rassasiés. La présence de Parashakti les remplissait de béatitude et quand elle fit mine de se lever, ils se sentirent tristes. C'est qu'ils se sentaient tellement bien avec elle ! Ils la supplièrent de rester encore un peu, mais la déesse promit de revenir de temps en temps. A nouveau, elle voulut exaucer un de leurs vœux. Comme l'homme et la femme étaient des gens tout simples, ils ne savaient guère que demander. Finalement, le pêcheur lui dit :

- Vous savez, il y a plein de dévots qui vous prient constamment dans le temple d'à côté. Pourquoi n'irez-vous pas les bénir ?

- Même si j'y vais, ils ne m'accepteront pas, dit Parashakti.

Mais le pêcheur insista et Parashakti, désireuse de plaire à son serviteur innocent, accepta d'y aller. Ils arrivèrent au temple juste avant midi. La cloche retentit ; les brahmines cessèrent la lecture des Védas sacrés et leurs puja¹³ pour rentrer déjeuner.

- Tu vois ? dit Parashakti avec un sourire au pêcheur étonné.



Deux oiseaux de proie jouent, font des vrilles, se frôlent, arabesques aériennes au-dessus de la mer. Vayu, le grand dieu du vent s'amuse avec eux ; il souffle un peu, beaucoup, passionnément sous les ailes frémissantes. Du haut de la falaise, on pourrait presque les toucher. L'œil les suit sans se fatiguer et partage le sentiment de liberté : la présence de l'indicible a, à travers Amma, ouvert les portes du Réel. Ce qui était anodin ne l'est plus, faisant place à un extraordinaire fourmillement d'intelligence et de beauté dès que ces portes écartent leurs lourds battants. L'esprit, vaste et serein, prend acte de ce qui existe. Immobile, il perçoit avec ravissement le rythme léger des herbes sur les brûlis ; les palmes qui s'entrechoquent, lourdes et gonflées ; les jeux des bambins dans la cour d'à côté.

Le sentier suit de près les méandres de la falaise ferrugineuse. Les gens nous arrêtent, essayant de nous attirer vers leur restaurant ou leur magasin. Nous nous débrouillons pour établir le contact d'une façon ou d'une autre. Rien de plus désagréable que d'être traité comme un dollar à pattes, mais il est facile de passer par-delà le statut de touriste à traire, les Indiens aiment tant le contact ! Toujours enclins à rigoler, ils sont en fait très contents que nous cherchions à les rencontrer vraiment. Une table bancale, une nappe vaguement cirée et de la glace pilée : c'est tout ce qu'il faut pour présenter le poisson du jour au touriste. Regard fixe de ces grandes bêtes aux piquants pointus comme des épées et aux dents acérées. Nous nous approchons.

¹³ Une *puja* est une cérémonie ou un rituel à travers lequel on contacte les dieux et l'on se met sous leur protection.

- Come, please ! Niiice tigerrr fish, baby sharrk?¹⁴
- Quel beau poisson, dit Johan, mais il vaut mieux le rencontrer ici qu'en mer, n'est-ce pas ?
Et les voilà qui rient – pas longtemps, la proie à dollars suivante est en vue. Nonchalamment assis sur une chaise en plastique verte, Indresh nous observe. Il est posté là pour accoster les rares touristes en quête d'un logement. Il est mystérieux, Indresh. Quelque chose de sombre et de noble à la fois. Sombre comme Shiva le terrible, mélancolique comme Yudhishthira, le roi du *dharma* et de la justice.¹⁵ A passés quarante ans, brahmane pure souche, sans épouse ni enfants ni famille – chose rare dans l'Inde traditionnelle, Indresh nous dit que ce qu'il aime, c'est la liberté. L'homme sourit peu ; derrière cet air triste il y a quelque secret que pour rien au monde il ne révélerait et qui lui donne une aura magnétique. C'est peut-être pour cela que les jeunes qui l'ont engagé l'appellent *swami*, titre honorifique s'il en est : le *swami*, c'est le sage, le réalisé, celui qui connaît *cela*, soit la nature réelle de l'univers. Indresh est un brahmane éduqué et l'on se dit qu'il pourrait faire mieux que nettoyer les chambres du *guest house*. Johan lui dit :
- Indresh, tu pourrais être prêtre¹⁶ ! Comment se fait-il que tu fasses ce boulot ici ?
Il est évasif.
- L'année prochaine, je construirai mon propre business. Un tout petit magasin avec des bijoux. Les *kashmiri* détiennent toutes les boutiques du coin et ils demandent des prix exorbitants, alors si je fais des prix normaux, ça pourrait marcher.



A côté de notre *guest house* vit une famille tibétaine pour qui nous nous sommes pris d'amitié. Depuis le balcon de notre chambre, on aperçoit la cahute en coco tressé qui leur sert de magasin et de logement. Pas d'eau courante : pour la toilette, il leur faut puiser de l'eau au puits. Plusieurs fois par jour, nous allons les saluer et passer un peu de temps avec leur fils de deux ans et trois mois, Tenzin Tundrup. Sur la petite allée de terre battue, l'enfant sautille, court puis s'arrête, pris dans la rêverie de quelque vision imaginaire. C'est un petit bonhomme très particulier, avec un regard intense et comme étranger au monde. Son calme et sa présence en font un petit *tulku* à nos yeux, une réincarnation de quelque lama du passé. Peut-être sera-t-il reconnu comme tel un jour ? Johan et le petit garçon ont un lien fort : Johan, fasciné par Tenzin Tundrup semble l'aimer comme un

¹⁴ - Venez seulement ! Du bon poisson tigre, du bébé requin !

¹⁵ Yudhishthira est l'un des héros du Mahâbhârata, l'épopée fantastique de l'Inde. En tant que fils du Dieu Dharma – soit l'ordre cosmique, la loi, il incarne la droiture. Personnage torturé, il accepte mal sa destinée de roi car il a la secrète aspiration de vivre en *sannyasin*, c'est-à-dire en renonçant. Il perdra tout son royaume au jeu de dés et sera contraint à l'exil, ce qui secrètement l'arrange.

¹⁶ Travail associé à la caste des brahmanes.

ami enfin retrouvé tandis que le petit *tulku* l'observe parfois avec sérieux, parfois avec hilarité. Ses parents, Yeshi et Dawa, sont de solides montagnards qui ont fui le Tibet il y a trois ans ; on les sent plantés en terre comme le sont les pics himalayens. Peu bavards, introvertis, sains et courageux, ils sont les héritiers de cette culture qui, échappant de justesse au génocide, s'ouvrit vers le monde. Au milieu des *tangkas*¹⁷ et des coupons de tissus, sous le regard bienveillant du Dalai Lama, ils nous ont raconté leur histoire avec beaucoup de gestes et quelques mots d'anglais puisés dans un vieux manuel.

La vie au Tibet chinois est dure. Envahi il y a une cinquantaine d'années par un Mao conquérant et peu tolérant, le Tibet est devenu la poubelle de la Chine. Le lieu idéal pour y déverser détritiques en tous genres, déchets atomiques en particulier. Mais le Tibet, pays de très hauts plateaux au pieds des sommets himalayens, c'est surtout un lieu stratégique qui surplombe l'Inde, le Népal, le Pakistan. C'est aussi le berceau de tous les grands fleuves de l'Asie qui y prennent leur source, une manne aquatique non négligeable pour le géant du milliard deux-cents millions d'âmes chinoises – et une ombre inquiétante pour les pays en aval qui eux aussi vivent de ces eaux. Les autorités chinoises ont eu une politique de repopulation active du Tibet : on compte aujourd'hui deux chinois pour un tibétain. Les monastères ont été détruits par milliers, les moines et les nonnes humiliés. Le tibétain n'est plus enseigné dans les écoles, les réfractaires sont emprisonnés pendant des décennies ou envoyés dans les camps de travail chinois, ces *laogai* sinistres qui portent l'économie galopante de la Chine. C'est pourquoi depuis cinquante ans, bien des Tibétains ont suivi le Dalai Lama et son gouvernement en exil, un voyage périlleux d'un mois entre les sommets du Toit du Monde, à la merci des *check points* ou des léopards des neiges qui dévorent volontiers les fugitifs infortunés. Yeshi et Dawa nous racontent :

« Nous avons marché quarante jours, mais il a fallu attendre la saison des neiges, car il est plus difficile pour les soldats chinois de patrouiller en hiver. Tout le monde fait comme ça ; personne ne se hasarderait à traverser les montagnes en été : on est trop vite repérés. Nous, nous étions quinze, avec nos provisions sur le dos et nous marchions. Les cols étaient hauts ; la neige épaisse, mais nous sommes passés. Arrivés au Népal, nous étions sauvés. Mais notre but, c'était d'aller voir le Dalai Lama à Dharamsala, comme presque tous les Tibétains qui fuient la Chine. D'abord, on va le voir et ensuite on nous indique où nous pouvons être logés. Après avoir reçu sa bénédiction, on nous a placés dans un camp de réfugiés au Karnataka.

¹⁷ Peintures sur tissu représentant les divinités ou les bouddhas tibétains.

Mais vous savez, certains Tibétains font le voyage en sens inverse. Ils ont vu le Dalai Lama et ils repartent !

« A la naissance de notre fils quelques mois plus tard, nous sommes retournés voir le souverain. C'est lui qui a donné son nom à notre enfant, Tenzin Tundrup, ainsi que le talisman qui le protège.

« C'est la première année que nous venons à Varkala. Fin mars, nous rentrerons au Karnataka. On n'a pas fait de bonnes affaires ici, à cause du tsunami. Les touristes ne sont pas venus. »

D'autres Tibétains travaillent sur la mince falaise de Varkala. Un resto prépare d'ailleurs les *momo* et autres spécialités du pays. Le boss, c'est un Tibétain maigre qui a une tête de chinois ; il a engagé quelques jeunes népalais et tibétains pour la saison. Mais comme ailleurs, les recettes sont maigres. Quand il a le temps, le sympathique Sangpo Dordjé vient s'asseoir un moment avec nous à table. Il est grand et baraqué, a les pommettes saillantes et de tous petits yeux. A trente-quatre ans, il a déjà deux enfants de quatorze et seize ans qu'il a laissés au Népal, le pays d'immigration de sa famille. « Le problème de la communauté tibétaine, c'est que les parents commencent par habitude à parler népalais ou hindi à leurs enfants. Oui, vous vous rendez compte ? De plus en plus de jeunes ne savent pas le Tibétain. Comment allons-nous garder notre culture si plus personne ne parle la langue ? Je trouve ça très inquiétant », nous confie-t-il.

Johan le questionne sur le Dalai lama et le gaillard lui répond :

- *Very powerful man*. Il est très modeste, mais je vous assure qu'il est puissant.

Sangpo Dordjé croit en sa tradition, en la sagesse de son peuple. Il croit aussi à toutes les histoires fabuleuses que l'on raconte, comme celles des lamas qui ont des pouvoirs particuliers, qui font tomber la pluie, soignent la stérilité des femmes, voient dans l'avenir des êtres humains qui viennent les rencontrer. Johan ajoute :

- J'ai entendu dire que certains moines au Sikkim volent d'une montagne à l'autre, en lévitation.
- Ah, c'est très possible, répond Sangpo Dordjé avec assurance. Ces gens-là sont très puissants. On ne sait pas tout ce qu'ils peuvent faire.

Avec le temps, Sangpo Dordjé se confie davantage. « C'est dur, le travail ici. Dix-huit heures par jour et le strict minimum de nourriture. Nous n'avons pas le droit de nous servir si nous avons faim ou soif. Le cuisinier, par contre, goûte tous ses plats ; il n'a pas faim, lui au moins ! » finit-il en riant. Un matin, Sangpo Dordjé s'assied, accablé. « Je repars dans trois jours. Je devais travailler trois mois, et voilà qu'après six semaines, mon boss me renvoie. Il ne gagne pas assez : pas de touristes, pas de salaire. Vous avez de la chance, vous les Européens, car vous avez des contrats de travail. Ici, ça n'existe pas, le contrat. Voilà. C'est comme ça, je dois rentrer au Népal. Le ticket de train me coûte mille roupies dans chaque sens. Donc, sur les quatre

mille cinq-cents que j'ai gagnés, je n'en ramène à ma famille que deux mille cinq-cents. J'espérais au moins en avoir sept mille ! Qu'est-ce que je vais faire avec si peu d'argent ? Mes enfants ont besoin d'aller dans de meilleures écoles, mais je ne peux pas payer... Et puis, si je suis parti, c'est bien parce que je n'arrivais pas à trouver du boulot à Katmandou et à la longue, c'est minant. »

Un jeune Népalais de seize ans, de type indien mais avec les yeux bridés, écoute notre conversation. Je lui demande :

- Toi aussi, tu dois partir ?
 - Oui, je repars avec Sangpo Dordjé.
 - Toi non plus tu ne trouvais pas de travail au Népal ?
 - Non. Mais le vrai problème, ce sont les guerriers maoïstes. Ils viennent dans les villages et enrôlent de force tous les hommes en âge de se battre et surtout les jeunes.
 - Pas moyen de résister ?
 - Non, sinon ils vous abattent. C'est pour ça que je suis parti à Katmandou. Je ne voulais pas me battre ! Katmandou est un des seuls lieux totalement contrôlés par l'armée. J'ai pas vu ma famille depuis longtemps : je ne peux pas courir le risque de leur rendre visite.
- Sangpo Dordjé s'exclame :
- Les maoïstes contrôlent plusieurs vallées, alors on n'y va plus. D'ailleurs ça mine aussi le tourisme. Le quartier de Thamel à Katmandou, autrefois pleins d'étrangers est maintenant vide ! Vous comprenez, les maoïstes rançonnent tout le monde : mille roupies pour les Népalais, cinquante dollars pour les Blancs – c'est à peu près la même chose. Ils vous font un papier attestant que vous avez payé, mais rien ne vous assure qu'on ne vous demandera pas de passer à la caisse une deuxième fois plus loin sur votre chemin !



Shivagiri Mutt est le nom d'un monastère des environs, construit autour d'un sage du début du vingtième siècle, Narayana Guru. Nous ne savons rien de lui, mais après une crêpe à la banane en guise de petit-déjeuner, nous prenons un rickshaw en direction de « la montagne de Shiva ». La route serpente, mince fil argenté sous les palmiers dont les bras verdoyants nous protègent du soleil. Le rickshaw s'arrête. C'est étonnamment calme. Nous poussons un portail qui s'ouvre sans bruit. Quelques bâtisses jaunes et blanches jalonnent un sentier sablonneux qui grimpe sur la colline. Halte sous le portique du minuscule temple où officie un brahmane. On nous offre de la pâte de santal à mettre sur le front, un peu d'eau consacrée. Un homme et son épouse s'esquivent ; nous sommes seuls. Le lieu invite au repos, il calme les ardeurs de la vie mondaine. Des arbres fleuris, on croirait entendre une musique – mais non, c'est seulement le silence qui règne, mélodieux. Nous gravissons les marches, plus

haut, qui mènent au *samadhi*, c'est-à-dire au temple où est enseveli le sage. Nos sandales abandonnées, nous nous approchons de cet édifice sacré taillé dans la pierre noire. Rond, très sobre, il est perché exactement au sommet de la colline. Assis, nous n'osons plus bouger, pour ne pas perturber tant de tranquillité. En fait, Shivagiri fait partie de ces lieux où l'on a le sentiment d'être arrivé au silence d'avant la création, celui peut-être où nous retournerons. Les désirs s'estompent ; les pensées se ralentissent ; la démarche même devient plus souple, plus attentive.

Sur le chemin qui redescend vers l'ashram, il y a un petit mémorial en hommage à Narayana Guru. Par une petite fenêtre, on devine un portrait, quelques photos noir et blanc, un canapé de velours rouge, une ombrelle et sur le mur du fond cette inscription : *One God, one caste, one religion*. Un enregistrement passe et repasse un mantra qui invoque le nom du maître défunt : *Om Narayanâya, Om Narayanâya, Om Narayanâya...*

Alors que nous souhaitons en savoir plus sur ce bonhomme au visage austère et que nous cherchons du regard qui pourrait nous renseigner en ces lieux déserts, un Indien aux verres de lunettes épais, cheveux gris mi-longs apparaît et nous demande : « Voulez-vous manger ? » Tandis que l'on nous mène vers le réfectoire, Johan lui explique qu'il voudrait mieux connaître qui était Narayana Guru. L'Indien nous mène dans un bureau exigu auprès d'un homme de grande taille, le crâne rasé, vêtu de l'habit orange du *sannyasin*, qui en impose. Après un repas délicieux servi sur les feuilles de bananier habituelles du sud de l'Inde, l'Indien nous déclare : « C'est swami Sukshmânanda que vous avez vu tout à l'heure, qui guide cet ashram. Shivagiri est un lieu de pèlerinage important : des gens viennent de toute l'Inde se recueillir sur le *samadhi*. » L'homme est très courtois, à la façon inimitable des Indiens qui soudain se chargent de vous comme d'un hôte attendu. « Moi je m'occupe d'astrologie et de numérogie, vous connaissez ? Mais depuis quelques années je travaille à l'ashram. Ça m'apaise. »

Deux silhouettes s'avancent vers nous. Un jeune homme, éminent professeur de yoga, accompagne le swami. Il s'assied sous le banian avec nous, sur une pierre plate.

- So, what would you like to talk about ? demande le swami avec bienveillance.
- We'd like to know more about this man, Narayana Guru.¹⁸
Mais sur Narayana Guru, finalement, nous ne saurons pas grand'chose. Le swami opta pour d'autres sujets plus essentiels. S'il nous consacra deux heures sous le banian de l'ashram, il ne mentionna

¹⁸ - Alors, de quoi voulez-vous parler ?

- Nous voudrions en savoir plus sur Narayana Guru.

jamais son maître, mais nous amena à considérer, avec une ironie et un humour éclatant, la réalité de la condition humaine.

- Notre boulot sur terre, c'est d'aller au-delà du mental. Vous voyez, le mental est pris en sandwich entre le monde sensoriel et le Réel qui est au-delà. Que pouvons-nous faire pour quitter cette situation désagréable ? Simplement observer son fonctionnement. Observer, observer, observer... apprendre à se connaître ; être le témoin. Tout ce qui se passe après, ce n'est pas dans nos mains ; c'est du domaine de la grâce.

Il a le regard malicieux, presque espiègle, et en même temps la force enracinée dans une longue vie de quête. Il poursuit :

- Les gens ont une addiction pour la souffrance ; ils aiment souffrir. En fait, ils ne veulent même pas entendre parler de la possibilité qu'elle cesse. Tant qu'ils ne décident pas d'en finir, on ne peut rien faire pour eux, ils continuent à souffrir.

Le swami ne s'embarrasse pas de fioriture ; il est direct et il a fait mouche. Combien de gens entretiennent inconsciemment la souffrance psychique, source de l'attention d'autrui, ou part de l'identité qu'ils se sont construite ? Je sais aussi qu'il est un amour de l'intensité qui se nourrit du drame et de la douleur comme d'un aliment quasi mystique. Il est une souffrance qui donne le sentiment de vivre, exalte l'âme, décuple le cœur tailladé. Mais le swami est un peu radical dans sa façon de déclarer que les gens aiment souffrir et ça me fait réagir.

- Tant de gens souffrent de la faim parce qu'ils sont sans le sou et que les conditions économiques ne leur sont pas favorables ; ou souffrent de maladies qu'ils ne peuvent pas soigner ! On ne peut pas dire qu'ils aiment la douleur ou s'y complaisent, quand même !

Il acquiesce. Bien entendu, il connaît la misère de son propre pays. Johan lui explique :

- Nous avons été tellement touchés de voir le travail effectué par Amma. Nous avons travaillé deux semaines dans son ashram pour venir en aide aux victimes du tsunami. Vous avez entendu parler d'elle, n'est-ce pas ?

- Oui, nous répond-il. Elle est même venue me voir il y a une vingtaine d'années pour me demander conseil. Vous savez, à l'époque, j'étais plus connu qu'elle en Inde !

Swami Sukshmânanda marque un temps d'arrêt et reprend d'un ton léger en nous regardant de ses yeux noirs et droits:

- Tout est question spirituelle. Il n'y a pas de division entre les problèmes terrestres et la vie spirituelle. Tout est un. Si quelqu'un a faim, naturellement il a faim ; je ne suis pas en train de nier cela. Mais toute personne œuvrant pour les causes humanitaires le fait pour son propre bonheur. C'est tout. Je n'ai rien contre Amma, mais je trouve dangereux de manipuler les masses, d'attirer les gens à soi comme ça se passe dans l'ashram de Sai Baba par exemple. Dans le cas d'Amma, ça ne vient peut-être pas d'elle, mais je pressens que

d'autres autour d'elle mettent à profit l'afflux de gens. Comment ? Je ne sais pas.

- C'est quelque chose que j'ai aussi fortement senti là-bas, dit Johan. J'ai l'impression que des choses se trament dans l'ombre. Mais rien qui concerne Amma elle-même. C'est une toute grande dame dont l'amour inconditionnel est authentique.

Johan lui raconte alors l'épisode de la vague qui suivit Amma, après qu'elle avait déposé une lampe à huile dans la mer. Le Swami rétorque : « Mais ce n'était qu'un phénomène naturel, un hasard. Il y a simplement eu une vague plus forte à ce moment-là. Ça n'a rien à voir avec elle. » Mais on le sent quand même interloqué et un petit peu ébranlé. Et si c'était vrai ? Si Amma avait quelque influence sur les eaux ?

Une fleur tombe du banyan sur la main du swami. Le jeune enseignant de yoga, qui s'est tenu jusqu'à présent, nous dit en souriant : « Regardez, la fleur est tombée juste sur sa main ! » Je lui rends son sourire et m'adressant au swami, réponds :

- Ce n'est qu'un phénomène naturel, un hasard...
L'homme à la robe safran garde un silence amusé.

Humble, accessible et ouvert, swami Sukshmânanda nous a gratifié d'un beau privilège sous le banyan de Shivagiri. Johan me confie : « Ce sont ces rencontres que j'aime. Tu vois, parler d'égal à égal. Avec Amma, ce n'était pas possible. Lui, au moins, c'est un être humain ; il n'est pas adoré comme un Dieu. »

Courte virée au Tamil Nadu

L'Inde n'est jamais la même d'un voyage à l'autre – de même que nous, qui sommes en changement perpétuel. « Un homme ne rentre jamais deux fois dans le même fleuve », dit un proverbe bouddhiste. Neuf ans plus tôt, j'avais peu apprécié le Kerala, trop beau, trop léger, trop riche. Je lui préférais largement le Tamil Nadu rude et hostile, le Tamil Nadu qui tord les tripes, splendide de sauvagerie. Cette année-là, l'Inde se fit à nouveau le miroir du changement et notre tentative de quitter le Kerala fut de courte durée : trois jours seulement, dans cette Inde farouche et sale. La crasse, me suis-je dit, c'est le point commun qui lie tous les Indiens sans distinction de caste ou de religion. Les crasses sont multiples et subtiles. La crasse dégoûtante des trains pleins d'odeurs d'urine et d'autres excréments. La crasse propre des hôtels défraîchis. Il y a la crasse ordinaire des rues jonchées de détritiques ; la crasse charmante des intérieurs de bus qui un jour devaient être

somptueux mais aujourd'hui tombent en lambeaux. La crasse profane côtoie la crasse sacrée : le temple de Madurai par exemple est recouvert d'une bonne couche de crasse religieuse. Cendres sacrées qui ont blanchi les portiques ; flammes épaisses qui ont noirci les colonnes ; *ghee*¹⁹ huileux qui recouvre les statues saturées. Le temple Meenakshi, c'est surtout une Babylone fantastique, ornée de onze immenses portes telles des *ziggourat*. Enfin, ces *gopuram* sont d'abord des amoncellements de dieux à qui l'homme n'a donné qu'une place limitée sur cette échelle vers le ciel. Les divinités roulent des yeux courroucés, gesticulent de leurs quatre ou six bras, perchées sur des taureaux aux yeux humains et semblent lutter pour gagner quelques centimètres carrés sur leurs voisines. A chaque étage des tours, d'innombrables personnages grimaçants vous regardent ainsi, peints dans les couleurs les plus criardes. Heureusement peut-être, les créatures de pierre ne sont pas douées de parole, pourtant on imagine aisément la cacophonie incroyable qui se dégagerait des *gopuram* enchantés !

Dans l'enceinte, une frénésie superstitieuse, une foule compacte que surplombent les brahmanes arrogants. En traçant les signes, en récitant les formules, on contraint les dieux à accorder leurs faveurs. Le principe est simple : donne aux dieux, donne aux brahmanes et tu recevras. Il y a des marchands de pacotille qui vous vendent tout – même les bénédictions de l'éléphant qui complaisamment s'exécute en échange d'une cacahuète. Nous nous asseyons sur une pierre pour regarder le gentil pachyderme, assaillis par la transe sombre des entrailles de Meenakshi. Une Indienne au sari bariolé, le visage jauni par un cosmétique poudreux, s'approche de moi, souriante.

- Where do you come from ?
- Switzerland.
- Oh, bonjour-madame-vous-parlez-français-ça va bien? Comment vous appelez-vous ?
- Anoula. Et vous ?
- My name is Manjula.

La femme, tout en parlant, fouille dans un sac, trouve un *po-te*²⁰ rond et rouge et me le colle sur le front. Puis elle enfonce une guirlande de fleurs odorantes dans mes cheveux avec un sixtus. Manjula m'observe, satisfaite. « Maintenant, tu es une vraie Indienne ! » Je sens bien qu'elle va vouloir me faire acheter quelque chose, mais elle me plaît, Manjula. Il y a en elle une spontanéité désarmante – et elle sait comment aborder les touristes de façon élégante, c'est sûr. Elle engage la conversation.

- Aujourd'hui, Shiva et Parvati ne sont pas là. Ils sont partis se promener dans les villages, dit-elle en faisant allusion à une procession probable des dieux de Madurai. Shiva habite dans l'autre partie du temple. Ici,

¹⁹ Le *ghee* est un beurre clarifié utilisé dans les rituels depuis l'époque védique.

²⁰ Appelé aussi *bindi* ou *tika*, le *po-te* est le point que les femmes dessinent ou collent à l'emplacement du troisième œil, entre les sourcils. C'est entre autres un porte-bonheur.

nous sommes chez Parvati. D'ailleurs, c'est le nom de cet éléphant, ajoute-elle en désignant l'animal de la tête.

Des amies de Manjula arrivent et, mises au courant que nous parlons français, l'une d'elle m'aborde : « Voulez-vous voir la tour ? Je connais un bon point de vue sur la coupole d'or. » Je m'étonne de son français. Manjula réplique : « Elle parle cinq langues ; elle a appris avec les touristes. » On voit que ces femmes viennent d'un milieu plutôt pauvre ; pas sûr même qu'elles sachent lire, mais elles sont d'une audace et d'une assurance incroyables. Mais assez bavardé, Manjula en vient aux choses sérieuses et me montre les petits sacs et les pochettes brodées qu'elle voudrait bien me vendre. Pour lui faire plaisir, je choisis un petit porte-monnaie et m'apprête à marchander mais son sourire me fait fondre. Manjula, satisfaite, repart avec vingt roupies.

Le temps est orageux sur Madurai ; comme les instincts voilés par la ferveur et l'encens. L'ombre des divinités, puissante, bouche la transcendance ; l'Un est escamoté par le multiple psychédélique. Et là, au milieu de la masse idolâtre, une poubelle en forme de pingouin devant laquelle Johan se prosterne, provocateur. « Quoi ? », me dit-il, « de tous les dieux ici, c'est lui qui est le plus utile... » Cet irrespect ne me plaît guère, pourtant je ne peux m'empêcher de penser, voyant la bouille débonnaire du pingouin-poubelle : « Et en plus, c'est lui qui a l'air le plus gentil ! »

Sortis du temple, nous allons récupérer nos sandales chez les gardiens quand un visage familier surgit brusquement devant nous. C'est l'homme maigre, aux cheveux légèrement bouclés et grisonnants, accompagné de sa famille, que nous avons rencontré sur le quai de la gare de Varkala. Il voulait alors s'enquérir de notre destination, savoir si nous aimions son pays. Nous lui avons retourné ses questions. « I'm going to Madurai to meet an unknown friend. I mean a friend's friend ²¹ », avait-il expliqué. Et le revoilà, adorable et très doux, tout content de nous rencontrer à nouveau. Je lui demande :

- Vous avez trouvé votre ami inconnu ?
- Pas encore, pas encore. D'abord, le temple, ensuite l'ami inconnu. Un geste de main et il disparaît, englouti avec sa femme et ses deux enfants par la Babylone magnétique.

Une procession funéraire s'éloigne, jonchant le sol de fleurs qui demain ne seront plus que crasse posthume. Ce n'est pas l'écoulement des jours qui scande le temps en Inde, mais l'épaisseur de la crasse. La crasse est tout, du chaos primordial dont la création provient à la résorption finale de la fin des temps.



²¹ « Je vais à Madurai pour rencontrer un ami inconnu. Je veux dire l'ami d'un ami. »

Nous avons quitté cet hindouisme magique – trop capiteux, trop aigre à notre goût – pour les hauteurs de Kodaikanal, à 2000 mètres d'altitude. Cette station héberge chaque année des milliers d'Indiens désireux de s'initier au froid, familles en vacances ou couples en lune de miel. Je me rappelle d'un homme, il y a dix ans, qui dansait seul dans les rues de Kodai. « Qu'est-ce qui vous arrive ? » lui avais-je demandé. « J'ai froid, j'ai froid, enfin ! Je viens de Madras où il fait toujours terriblement chaud. Je n'avais encore jamais eu froid de ma vie. Ah, c'est génial ! » La route est sinueuse ; parfois on peut apercevoir une carcasse de bus en bas de la falaise. Notre bus est rempli d'Indiens qui comme nous ont opté pour le trajet *sight-seeing*. En deux heures, on nous montre tous les lieux panoramiques de la montagne. En fait, pas un instant nous ne voyons de panorama puisqu'un épais brouillard nous entoure. Mais le spectacle n'est pas dans la vallée ! Les Indiens sont fascinés par l'épaisse purée de pois dont l'haleine humide fait frissonner. Bonnets kitschissimes sur la tête, des familles entières défilent, grelottantes et ravies. Ils photographient le brouillard et se presse vers les stands qui à chaque étape vendent les mêmes souvenirs : petits animaux de verre, huile d'eucalyptus de la région, chocolat maison pas mauvais du tout, bijoux en toc. Plus ça brille, plus on en vend ! Nous, on s'amuse des petits singes qui guettent le flot incessant de visiteurs en s'épouillant mutuellement.

Le mini-bus s'apprête déjà à redescendre en plaine, mais le guide veut d'abord nous caser dans un hôtel. Des grappes de maisons s'accrochent à une rue verticale et semblent lutter pour ne pas tomber dans le vide béant en contre-bas. La pluie s'écoule en ruisseaux qui filent à vive allure vers la plaine – à cette allure, la mer n'est pas loin. Entre un restaurant et une bâtisse de guingois, un passage nous mène vers l'hôtel Jayaraj Annexe. Un grand hall, des canapés jaunes et oranges qui doivent dater des années '70, recouverts d'une agréable peluche défoncée, le genre dont on ne se relève plus. Un bonhomme tout jeune caché derrière la réception nous attend, le bonnet enfoncé jusqu'aux yeux ; il saisit de grosses clés et nous emmène au sous-sol. Première chambre d'un seul tenant, table et armoire collées l'une à l'autre comme une maquette découpée. La tête de lit est vissée dans le mur du fond, un panneau fait de croisillons rouges et noirs, avec au beau milieu une photo de l'Himalaya. Elle nous plaît assez, cette espèce de grotte, mais il y flotte une irrésistible odeur de moisi ; je tâte les draps et les couvertures, moites d'humidité. Tout compte fait, dormir dans une mare, c'est pas notre truc. Le jeune Indien, qui s'appelle Vignesh, nous dit : « No problem, we have another room. » La chambre suivante a dû essuyer un incendie : c'est un cube brun foncé dont les murs pèlent, égayant ainsi de tâches blanches le modeste mobilier. Vignesh se fait engageant : « Nice ? » A voir notre

tête, il comprend qu'il vaut mieux nous emmener ailleurs. Cet hôtel, c'est un vrai labyrinthe ! La troisième chambre donne sur la campagne et a même un petit balcon juste à côté, mais elle est chère. De retour à la réception, nous observons un panneau qui indique les prix d'une *ordinary room I* et d'une *ordinary room II*. « Quelle est la différence ? » demande Johan. Le jeune homme répond avec aplomb : « la taille de la T.V. » Ça, on aurait dû y penser. C'est sûr, quelle que soit la chambre, on va rester ici ; un hôtel qui vous facture la taille de la télévision, c'est extraordinaire ! Mais laquelle choisir ? Johan et moi avons un léger défaut : il nous est parfois difficile de prendre des décisions... et nous demandons au pauvre Vignesh de pouvoir revisiter chacune des chambres encore une fois... Imperturbable, il s'exécute. Mais non, décidément, pas envie de loger ni dans la chambre incendiée ni dans la chambre moisie. Tant pis, on prend la chère, au moins ses draps collent moins que ceux des autres.

Le soir venu, nous nous affalons sur les fauteuils du hall d'entrée. Impossible de s'y tenir droit car les coussins tangent : on est forcément un peu tordu sur cette houle moelleuse, mais pas inconfortable. Un autre client de l'hôtel s'est assis avec nous. Visiblement aisé, grand et baraqué, veste en tissu imperméable orange, l'homme dégage une certaine prestance. Il nous raconte :

- Je travaille pour le gouvernement. Mon job, c'est de traquer les contrebandiers, alors je me déplace beaucoup. Une épouse ? Oui, je suis marié et j'ai des enfants, mais je ne les vois pas beaucoup. En ce moment, on pourchasse des contrebandiers de bois de santal. Il y a des milliers d'arbres coupés chaque année illégalement et vendus au marché noir. C'est du bon business, vous comprenez, le santal a beaucoup de valeur. Alors nous, on leur tend des pièges ; on essaie d'infiltrer leurs réseaux pour les attraper sur le fait.
- Vous aimez votre travail ?
- Oui, bien sûr, c'est une vie aventureuse, n'est-ce pas ?

Ça me fait penser à cet article du magazine *India Today* qui rapportait comment la police, après quarante ans de recherche, avait fini par arrêter les agissements du légendaire bandit Veerappan. Pendant des décennies, Veerappan a hanté les forêts se situant à cheval sur le Kerala, le Tamil Nadu et le Karnataka, un territoire entièrement sous sa domination de plus de six mille kilomètres carrés. Grand et célèbre pour la large et abondante moustache qui traversait son visage, le « Brave » comme on l'avait surnommé fonda un gang dans les années quarante et commença par tuer, selon la légende locale, deux-mille éléphants. On dit d'ailleurs de lui qu'il tua son premier éléphant à l'âge de quatorze ans. Il ne s'arrêta pas au commerce de l'ivoire et se tourna vers la contre-bande du bois de santal, utilisant le kidnapping et le meurtre pour parvenir à ses fins : près de cent-quarante victimes y ont laissé leur vie. Au fil des années, pas moins de vingt mille arbres furent ainsi abattus pour un gain de vingt-deux millions de dollars.

Déjà au début des années '90, la police déploya deux-mille hommes pour le trouver, en vain. Les villageois craignaient de donner des informations qui auraient pu leur coûter la vie et certains considéraient Veerappan comme une sorte de Robin des Bois, car il leur distribuait de larges sommes d'argent. De plus, Veerappan avait truffé les forêts de pièges et de mines. La jungle des terres du sud était devenue une véritable forteresse dotée d'un système de réseau qui permettait à Veerappan d'être au courant des moindres mouvements de la police et de déjouer leurs plans. Cependant, avec le temps, le clan de Veerappan commença à perdre des forces ; il lui fallait trouver de jeunes recrues fiables. C'est alors que la police eut la chance d'intercepter une lettre adressée par Veerappan à son frère en prison, lui demandant d'user de ses contacts pour trouver des jeunes désireux de se joindre à lui. Une chance à ne pas laisser passer... La police trouva des volontaires – quelques villageois et deux étudiants – et les fit entrer dans la forêt épaisse, lettre de Veerappan en main. Le bandit n'y vit que du feu et accepta les nouvelles recrues qu'il croyait envoyées par son frère – sans imaginer qu'elles allaient causer sa mort quelques semaines plus tard. Les volontaires informèrent la police de l'état de santé du brigand. Depuis longtemps, le contrebandier souffrait d'un œil. Les volontaires lui proposèrent de se rendre dans un hôpital ophtalmique où sa vue pouvait être corrigée. Très étonnamment, Veerappan, d'habitude tellement circonspect, accepta. C'est ainsi que la police lui tendit un guet-apens, le 18 octobre 2004 : sur la route qui le menait à l'hôpital, l'ambulance fut attaquée par surprise. Pour toute réponse au haut-parleur qui sommait Veerappan de se rendre, ce dernier ouvrit le feu et la police dut riposter. Veerappan tomba après vingt minutes sous les balles. C'était la fin de la terreur des forêts de santal : le légendaire brigand n'était plus. On ramena le corps au village de Pappirappatti où de nombreux visiteurs vinrent voir le corps, malheureux de perdre leur bienfaiteur. Certains jurèrent que ce n'était pas là Veerappan : il est difficile d'accepter la fin d'une légende... Afin de ne pas être reconnu, ce dernier avait quitté ses habits de camouflage verts pour une tunique blanche et coupé sa moustache. Aujourd'hui s'ouvre une nouvelle quête : le bandit avait caché les millions amassés dans des sacs plastiques soigneusement enterrés sous les feuilles et la boue de la forêt. Le trésor n'a pas encore été trouvé...

Dans le salon de l'hôtel Jayaraj Annexe, l'homme au blouson orange traque les contrebandiers du genre de Veerappan et s'offre juste quelques jours de répit avant de recommencer le travail. Vignesh s'assied, sans son improbable bonnet, suivi de son collègue Anand, de quelques ans son aîné. Anand porte une barbe courte et comme Vignesh, il est petit de taille. Les deux compères ont une bouille pour laquelle on se relèverait la nuit. Il y a en eux toute la fraîcheur de l'âme indienne, la spontanéité, l'amitié et un comique inénarrable.

Anand est marié et nous dit fièrement : « I have two gents. » Là déjà, on est plié. Déjà entendu quelqu'un parler de ses enfants en disant : « J'ai deux messieurs » ? Johan lui demande :

- Est-ce que tu as eu un mariage arrangé ?
- Oui, oui, bien sûr. Mais Vignesh, lui, il veut avoir un mariage d'amour, ajoute-t-il l'air malicieux.

Vignesh est amoureux. Il a vingt-deux ans et a rencontré son amour lors d'une fête. Ils ont échangé leurs numéros de portable, ce qui leur permet de se parler sans que les parents de la belle le sachent. Depuis cette première et dernière rencontre il y a deux ans, ils ne se sont plus jamais revus.

- Vignesh, quel âge a-t-elle ? lui demandé-je.
- Elle a vingt ans.
- Est-ce que tu vas demander leur permission à ses parents ?
- Non, ils n'accepteraient pas. On va devoir aller « chez le gouvernement » et leur demander qu'ils nous marient. Mais on doit encore attendre un peu, car elle fait des études.

Anand le taquine :

- Toute la journée, il pense à elle, et s'imagine des choses romantiques, comme prendre sa main et marcher ensemble à côté du lac. Peut-être même l'embrasser...

Ça le fait marrer, Anand. Vignesh ne dément pas et acquiesce de ses longs cils recourbés. Johan lui demande, curieux :

- Ah, alors tu l'as déjà embrassée ?
- Oh, non, répond Anand à sa place. Pas de baiser, pas de sexe. Seulement après le mariage.

Vignesh renchérit, un peu rouge :

- Oui, pas de baiser ni de sexe. Je la respecte.

On insiste :

- Mais Vignesh, tu ne peux pas lui donner rendez-vous dans un autre village, ou passer la voir dans un café ?
- Impossible. S'ils l'apprenaient, ce serait terrible ; ils feraient tout pour nous séparer et interdire tout contact !
- Elle n'est pas de la même caste que toi, alors, c'est ça ? demande Johan. C'est la position, tout ça, qui importe à ses parents ? Nous, on a de la peine à comprendre les mariages arrangés. Vous voyez, j'ai épousé ma femme parce que je l'aimais et je l'aime encore. Nous, on trouve que tous les êtres humains sont égaux et on est contre le système des castes.

Là-dessus, l'aventurier-traqueur-de-contrebandiers, qui jusque là nous a écoutés sans mot dire, s'exclame en prenant Anand et Vignesh à témoin :

- These people, they are mentally correct !²²
Un tonnerre joyeux retentit à ma droite:
- Hahaha, Yes, we are mentally correct, hahaha ! No mental problem!

²² « Ces gens, ils sont mentalement corrects » dans le sens « ils sont sains d'esprit ».

Le *watchman* arrive sur ces entrefaites. C'est un homme âgé, rondouillard et débonnaire, au teint noir comme la nuit pendant laquelle il doit guetter les éventuels voleurs, couché devant la porte. Il parle peu l'anglais, mais nos nouveaux amis servent d'interprètes. Anand, toujours mort de rire, nous dit à propos du gardien : « Il a eu six filles, toutes mariées maintenant. » Le *watchman* hoche la tête. Johan demande :

- Il a fallu payer une dot pour chacune ?
- Oui, un *lakh* par fille, répond le *watchman*. J'ai dû trimer toute ma vie pour trouver cet argent. Maintenant qu'elles sont casées, je suis enfin tranquille : j'ai fait mon devoir.

Un *lakh* équivaut à cent-mille roupies : l'homme a ainsi dépensé six-cents-mille roupies pour les mariages de ses filles, soit vingt-quatre mille francs suisses, une véritable fortune ! Or il n'en gagne que mille cinq-cents par mois – soixante francs. Avoir marié ses filles tient ainsi du miracle. Johan dit à Anand :

- Toi tu as de la chance, tu as deux « messieurs » et pas de filles. Quand tu les marieras, tu vas gagner de l'argent !

Anand rétorque :

- Et vous, vous n'avez pas d'enfants ? Le jour où vous en avez, il faudra les amener ici !

Et Johan de renchérir, en regardant le *watchman* :

- Ouais, et puis si on a des filles, on lui demandera de trouver l'argent pour les caser !

Le hall entier est au bord de l'apoplexie ; les dalles volent presque sous les rires conjugués, et quand le *watchman* sort précipitamment avec un air de « ça, plus jamais ! », nous nous effondrons pour de bon sur les coussins bringuebalants.

Cochin

Il fait trop froid, à Kodai, trop mouillé pour y rester davantage. Nous amorçons la descente vers la plaine remuante à bord de l'un de ces bus *deluxe* dont les sièges, fixés sur des ressorts, s'entrechoquent à chaque joyeux ressac. Halte dans la nuit : le cerveau en bouillie, on fait quelque pas titubants, on s'assied sur un cageot. Johan revient avec deux verres d'un chai odorant, servi dans de petits gobelets en plastique jetables. « Je crois qu'ici, nous sommes intouchables » me dit-il en souriant. En effet, les verres sont réservés aux Indiens de caste ; ils évitent ainsi toute souillure engendrée par le moindre contact avec des impurs de notre genre. En réalité, ça nous arrange : les petits gobelets en plastique sont plus hygiéniques que les verres grisâtres à peine rincés d'un client à l'autre ! Des routiers s'arrêtent à leur tour : le patron leur sert le thé

dans des verres, mais le dernier n'a, quant à lui, droit qu'à un gobelet comme le nôtre. « Tu as vu ça ? » demandai-je à Johan, « c'est un intouchable... » Le routier n'a pas réagi – on s'habitue à la discrimination et on finit même par la trouver normale.

Le minibus se déleste de nous à Madurai, sur une place couverte d'une poussière qui paraît d'un brun très terne à la lueur froide des néons. Dans ce *bus stand* chaotique, de gigantesques bateaux sur jantes attendent, parqués sens dessus dessous, moteurs ronflants. Au milieu des bâtiments branlants et des enseignes anarchiques, un grand blond et une petite brune se sont laissés choir devant une misérable échoppe qui leur vend à nouveau du thé dans des gobelets pour intouchable. Parmi les moustiques innombrables qui nous attaquent en rangs serrés, un Indien chenu s'est arrêté. Il porte une barbe et un *doti* de coton blanc et je ne peux m'empêcher de l'observer à la dérobée. Plutôt que lui, c'est sa poire que j'observe, une protubérance énorme qui a poussé derrière son oreille et qui oscille dès qu'il tourne la tête. En Inde, il est courant de voir des malformations qui ont disparu de notre Europe médicalisée. Il est temps de laisser la cour des miracles ; un dernier coup d'œil sur la soute à bagage – nos sacs sont toujours là et n'ont pas tenté les loqueteux de Madurai ; en route !

L'aube se lève soulagée sur les faubourgs de Cochin. Les mendiants se sont évaporés ; les allées sont vastes et propres ; les arbres balancent doucement leur ombre sur les souvenirs de la cité insulaire. Cochin, c'est d'abord une constellation d'îles, reliée par des bateaux aux coques bleu ciel : Vypeen, Vallarpadam, Bolgatty, Fort Kochi, Ernakulam sur le continent. Cochin, c'est aussi un des ports les plus importants de l'Inde et les silhouettes pesantes des cargos parcourent inlassablement les eaux au large de Fort Kochi, en attendant de pouvoir poser l'ancre sur l'île de Willingdon. Joueurs et pas le moins effarouchés par leurs frères de métal, des dauphins s'approchent des côtes et tracent des arabesques dans les flots d'Arabie. Cochin, enfin, se situe au carrefour des mondes. Parsemée d'églises – de rite catholique mais aussi syriaque – et même d'une synagogue, dernier fief des juifs qui fuirent la Palestine il y a deux-mille ans, elle abrite toutes les communautés, toutes les religions de l'Inde dans un esprit d'harmonie. Cochin a depuis longtemps ouvert ses bras au-delà de l'océan : les Arabes y vinrent très tôt pour faire du commerce, accueillis ainsi en amis contrairement aux envahisseurs musulmans cruels du Nord de l'Inde où l'animosité, parfois encore, demeure ; puis les Portugais débarquèrent sur la côte de Malabar et laissèrent nombre d'églises et de descendants. Au cours de l'une de nos promenades, un homme distingué nous accoste, nous croyant peut-être égaré. Il se présente : « Je m'appelle de Souza ; je suis un descendant direct des Portugais. » Il nous emmène à travers un dédale de ruelles jusqu'à la mer, nous racontant l'histoire du quartier, de son église au

charme délabré. Les maisons portent toutes des noms portugais : da Silva, Delgado... Poli et digne, monsieur de Souza s'immobilise : « Je dois vous quitter à présent. J'aurais voulu vous inviter chez moi, mais ma femme est décédée il y a peu et je suis en deuil. »



Pour une roupie, nous retraversons le bras de mer qui nous sépare de Fort Kochi, les hommes à la proue, les femmes à la poupe. Autour du guichet maigrelet, une dizaine d'affiches identiques, représentant un Jésus aux yeux transparents, auréolé de lumière, tenant entre ses mains son cœur rouge et or. Quelques pas sur la route pavée où se pressent les vendeurs de pacotille et nous voici aux fameux filets chinois ; ces structures de bois sur le rivage permettent de faire basculer les filets dans l'eau et de les hisser à nouveau à grand renfort d'huile de coude en tirant sur de lourdes pierres qui servent de contrepoids. Une kyrielle de petit troquets a poussé sur la plage et tous annoncent *Grilled, boiled, fried... buy the fish, we cook it for you !*²³ Nous allons saluer Shahir, le patron de l'*Europa café*, dont Johan pense qu'il pourrait bien un jour devenir terroriste si des recruteurs passaient par là. Shahir est un jeune musulman qui a fréquenté une école coranique où il a notamment appris l'arabe. Dans sa cuisine, il a des rêves de combats héroïques et nous apprend qu'il est un grand admirateur des talibans et de Ben Laden. Johan entreprend aussitôt de parfaire son éducation religieuse.

- Dans le Coran est écrit : « Shuf ! », c'est pourquoi vous devez voir et apprendre. Quand Mohammed est revenu de Médine, il a dit à ses proches : « Nous avons mené le petit *djihad*, mais n'oubliez pas que maintenant commence le grand *djihad* ». « Qu'est-ce que c'est ? » demandèrent-ils tous. « C'est la guerre contre le *nefs*, contre nos penchants mesquins, contre notre orgueil ». Ben Laden n'a rien compris à cet enseignement. Et puis, qu'il s'attaque à une armée, d'accord, mais à des innocents, cela est contre l'islam.

Le petit groupe qui entoure Shahir ne dit plus un mot. Ce blanc a l'air d'en connaître un rayon. L'instant d'après, Shahir en sort une photo de sa cuisine, qu'il a dû découper dans un journal :

- Regardez, dit-il avec conviction, c'est une photo satellite prise quand le tsunami a frappé. La vague forme clairement les lettres du nom d'Allah !

Effectivement, sans que cela soit tout à fait clair, on peut deviner un *alif* et une succession de *lam*. Ses amis reprennent :

- D'ailleurs, le nom d'Allah est inscrit partout dans l'univers ; jusque dans le lobe de l'oreille dont les méandres, encore, rappellent les lettres d'Allah.



²³ Grillé, bouilli ou frit... Achetez le poisson, nous le cuisinons pour vous !

Chaque journée à Cochin commence par une course en rickshaw jusqu'au *Krishna café*, pour déguster le *chapati* ou le *masala dosa* du matin. Dans ce resto indien délicieux, toute la ville a rendez-vous : les riches, les pauvres, les oisifs, les hommes d'affaire, les familles et les célibataires endurcis... et nous. Nous y venons en réalité au moins deux fois par jour, goûter une nourriture saine et incroyablement bon marché, mais aussi pour baigner dans cette atmosphère tellement indienne. Derrière son comptoir, un Indien aux yeux bleus par l'âge semble gentiment divaguer. Les yeux dans le vague ou suivant d'invisibles chimères, il se parle à lui-même. Au début un peu bourrus, les serveurs finissent par remarquer notre présence répétée ; le contact devient plus personnel. Il faut dire que Johan a ce don de chercher le contact avec tous, trouvant le mot pour chacun, encourageant l'un, plaisant avec l'autre, ce qui nous vaut de nombreux élans de sympathie à Cochin. Il y a l'homme dont le rôle est de débarrasser les tables. Pas question pour lui de faire quoi que ce soit d'autre – ni prendre une commande, ni servir les plats. Renfermé et morose, il n'ose pas nous regarder, mais Johan est persévérant et lui parle avec beaucoup de gentillesse jusqu'au jour où enfin il nous sourit, heureux qu'on ait remarqué son existence, à lui le *paria* résigné. D'un seul coup, le grand gaillard grisonnant s'est transformé en nounours un peu dément et très touchant. A la table derrière nous, un père aide avec une grande tendresse son enfant handicapé à manger ; à une autre, deux jeunes gens se regardent langoureusement en mangeant leur *parotta* farci. Une grosse balance trône à la sortie du café qui suscite bien des exclamations. Les gens, après avoir mangé, s'y pèsent contre une modique roupie et s'en vont ou se rasseyent promptement. Le nouveau sport consiste-t-il à prendre du poids ?

Un soir, Moussa débarque au *Krishna Café* et s'assied promptement à notre table. La veille, nous l'avions rencontré dans une des rues jouxtant le quartier juif, dans son rickshaw flambant neuf.

- Where do you come from ? demanda-t-il en s'arrêtant.
- Switzerland.
- Oh, Switzerland, just like my wife, Martina Hingis!²⁴

Nous avons éclaté de rire bien sûr et Moussa, sans demander quoi que ce soit, mit les gaz et repartit. Moussa, c'est le genre de type chanceux et toujours content. Il a vingt-sept ans et en paraît cinq de plus ; il a le teint tanné par le soleil et des dents blanches et régulières.

- Moussa, demande Johan, tu es musulman, n'est-ce pas ? Ton nom est musulman ?

²⁴ - D'où venez-vous ?
 - De suisse.
 - Oh, juste comme ma femme, Martina Hingis !

- Oh, ma famille l'est, mais moi je m'en fiche. On est tous des êtres humains et ces histoires de religion, ça fait plus d'embrouilles qu'autre chose. Moi, j'ai pas de religion et je peux être ami avec tout le monde. D'ailleurs, j'ai des amis en Autriche, de très bons amis. Vous savez ce qu'ils ont fait pour moi ? Avant, je devais louer mon rickshaw, comme beaucoup de gens font. Mais ça coûte cent roupies par jour, plus quatre-vingt roupies pour la benzine. Alors avant de gagner un centime pour soi, il faut gagner cent-quatre-vingt roupies et ça fait déjà beaucoup de courses en une journée. Mes amis m'ont acheté un rickshaw pour que je ne doive plus le louer... vous vous rendez compte ? Ça vaut cent-mille roupies ! Alors j'ai fait écrire leur nom en grand de part et d'autre de mon pare-brise. En sortant du Krishna Café, Moussa nous fait admirer son rickshaw et les prénoms Friedrich et Karl en lettres jaunes et vertes sur le pare-brise rutilant.

Après le *masala dosa* du matin, nous nous promenons et nous perdons avec joie dans les quartiers animés. Oh ! Un bouc sur un rebord de fenêtre ! Si les vaches d'habitude remplissent les rues de l'Inde, Cochin est en revanche le paradis de chèvres têtues et drôles. Autour du temple, nous nous asseyons un instant

L'après-midi, nous mettons les voiles vers l'île de Vypeen qui fait partie de la grande Cochin, car on nous a parlé d'un rare festival d'éléphants. En effet, vingt-cinq Ganesha grandeur nature et chamarrés d'or se pavant, visiblement très fiers, montés par trois hommes chacun, vêtus de toges jaunes. Debout au-dessus de la foule, ils agitent des panaches dans le vacarme des trompes et des conques qui sonnent l'appel au Divin. La nuit tombe lentement. On allume pour la fête des *svastika* lumineuses qui clignotent sans arrêt. La foule est dense ; les saris se frôlent et des voix émergent du brouhaha. « Haaayyy ! » « Namaskaram ! » répondons-nous poliment en malayalam. Des filles osent lever les yeux vers nous et s'enfuient en gloussant. Les mains profitent de l'obscurité pour se nouer timidement – on ne montre pas son affection en Inde entre hommes et femmes, mais la nuit protège leur amour.

Arrive déjà l'heure du retour. Dans la fourmilière de bus, on nous indique gentiment le nôtre – plein à craquer ! Enfilade de sourires et yeux de biches pudiquement abaissés, peaux noires entassées. Juste quatre centimètres chacun pour poser un orteil et nous voilà projetés sur la route qui nous ramène à Fort Kochi. Ça pousse, ça tire, nous ne sommes qu'un maillon de ce magma de corps secoués par le pachyderme à quatre roues lancé à pleine vitesse, mugissant et menaçant. Heureusement, ça nous amuse plus qu'autre chose : on a tellement l'habitude ! Mais la mort est là, derrière le pare-brise, titillée par le cornac fou et je la regarde placidement. Johan et moi savons que

chaque fois que l'on prend un bus en Inde, il faut être prêt à mourir. Un sport somme toute agréable si l'on considère que cela nous fait mordre plus fort dans l'intensité de la vie.

En sortant du ferry de l'autre côté du bras de mer, une pluie dantesque se met à tomber. Nous sautons dans un rickshaw-radeau qui patauge jusqu'à notre hôtel. Epuisés, nous nous endormons aussitôt, nous réveillant quelques heures plus tard semble-t-il de retour dans la Suisse enneigée. La vie serait-elle ce rêve qui glisse sur l'intériorité ? Aujourd'hui ici ; là hier. La conscience maintenant.